

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

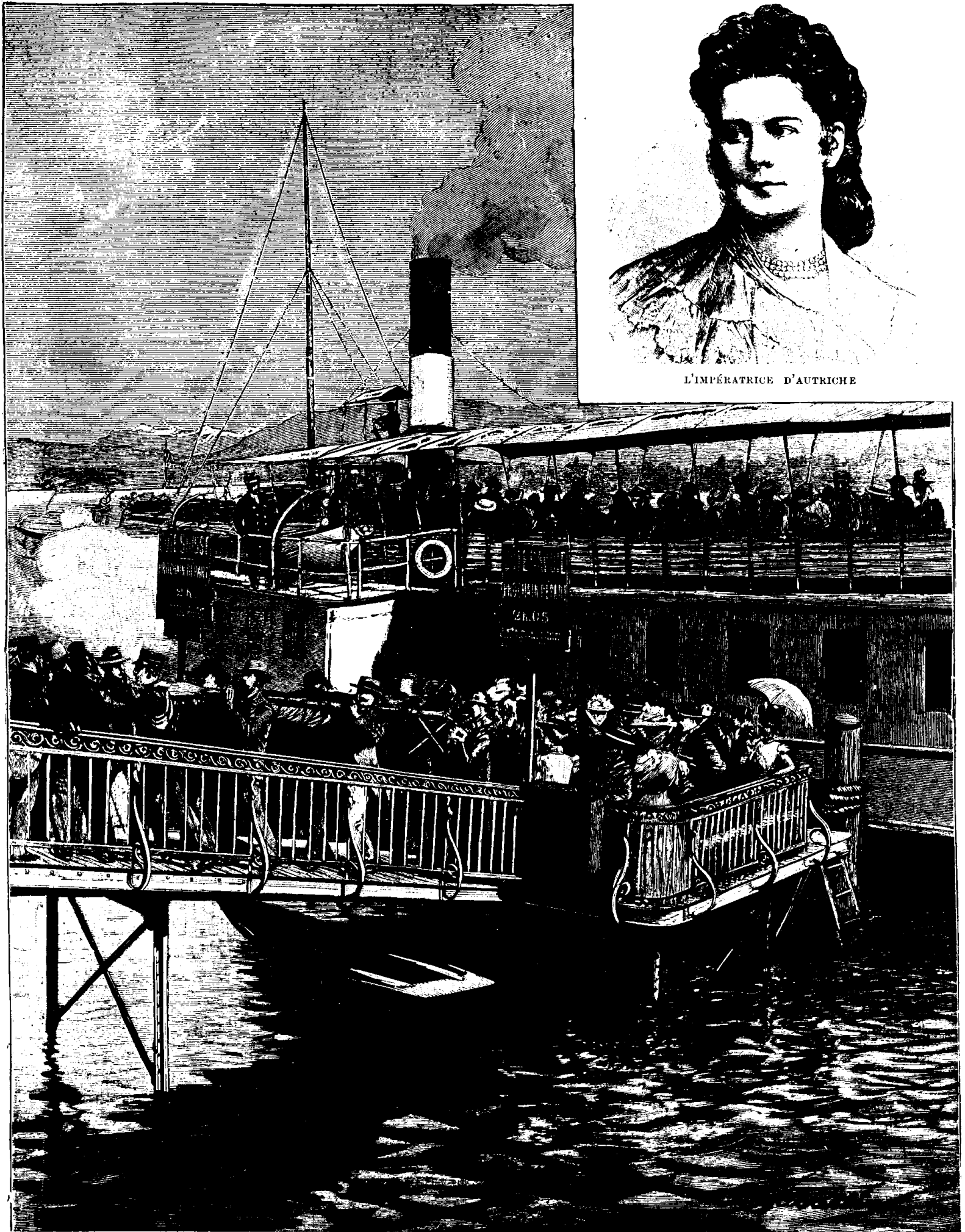
15^{ME} ANNÉE, No 753.—SAMEDI, 8 OCTOBRE 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



ASSASSINAT DE L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE A GENÈVE.—Le transport de la victime du bateau à l'hôtel

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 8 OCTOBRE 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Causerie de Paris, par Paul.—La lanterne et la chandelle, par Le Bailly.—Poésie : Pater noster, par J. Lanos.—Amour et patrie, par J.-G. Bourget.—Le tonneau transatlantique.—Poésie : Portrait, par J.-O. Saucie.—Pierre sacrée, par J. Beniakoff.—Explication, par Firmin Picard.—Feu M. Chalifoux.—Le rosaire, par Wilfrid Locat.—L'école littéraire.—Nos gravures.—Poésie : Sursum corda, par Gaston-P. Labat.—Paraboles orientales, par Gaston Paris.—Conseils aux jeunes filles, par J. de Montanay.—De l'hygiène dans les demeures, par Hygia.—Toilettes pour enfants.—Théâtre.—Parc Sohmer.—Jeux et amusements.—Gravure-devinette.—Fouilleton.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.—Le jeu de dames.

GRAVURES : L'assassinat de l'impératrice d'Autriche à Genève : Le transport de la victime du bateau à l'hôtel.—Portraits : L'impératrice d'Autriche ; Le Dr A. Lamarche ; M. Chalifoux.—Le tonneau transatlantique.—Les fêtes du couronnement de la reine de Hollande.—Chute de la rivière Chaudière.—La mode : Toilettes pour enfants.—Devinette.—Jeux de cartes.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Eh bien, c'est fait !

On a demandé au peuple canadien de se prononcer sur la question de prohibition de fabrication, importation et vente de liquides alcooliques, et une très minime partie des électeurs se sont dérangés pour répondre à ce funambulesque point d'interrogation.

Le résultat du vote donné ne représente nullement l'opinion générale absolue, car il est évident que la plus grande partie des électeurs n'a pas pris cette affaire au sérieux.

—Comment, me disait un brave habitant, la veille du vote, j'ai des patates à arracher demain, et vous voudriez que je me dérange pour ça ? mais c'est absurde. Vous savez bien, monsieur, que du jour où l'on défendra au Canadien de boire un coup, il en prendra deux. On sait où en avoir, et pas cher, encore.

Il avait raison. Rien de tentant comme le fruit défendu. Nous en savons quelque chose, grâce au ménage Adam et Eve.

Les Hallucinés, ivres de fanatisme et de sottise, qui

voudraient voir la réalisation de leur rêve immoral, semblent ignorer que la prohibition qu'ils demandent à grands cris produirait les effets les plus déplorables et surtout celui d'apprendre à tout le monde à fabriquer des boissons alcooliques sans crainte de poursuites.

On est, en effet, généralement, sous l'impression qu'il est nécessaire, indispensable même, d'avoir un appareil à distiller pour fabriquer de l'alcool, mais il est évident que c'est une erreur.

Les barbares qui ont envahi tant de fois l'Europe, ignoraient complètement ce que c'était qu'un alambic ; les hordes du nord étaient dans le même cas, et Dieu sait pourtant combien ils s'enivraient de fois par semaine.

Leur vie se passait à boire et à se battre, et c'étaient encore d'éternels festins et d'éternels combats que le Walhalla, leur paradis, promettait aux braves.

Nous descendons de ces braves buveurs, français, allemands, anglais, etc., et ce sont les trois nations qui représentent au plus haut degré la civilisation, en cette douce fin de siècle.

De nos jours encore, les Tartares, qui ne connaissent pas de plaisir plus grand que celui de boire, n'ont pas recours aux alcools distillés par les Gooderham ou les Walka du pays, mais simplement au lait fermenté de leurs juments, et rien n'est plus enivrant que ce produit.

L'alambic n'est nullement nécessaire et, dans notre pays froid surtout, rien n'est plus facile que de fabriquer de l'alcool, sous le nez des employés de la douane, sans qu'ils s'en doutent, ou du moins sans qu'ils puissent obtenir une condamnation contre l'opérateur.

Dernièrement même, un chimiste français n'a-t-il pas fait de l'alcool chimiquement pur avec de l'acétylène, et cela à un bon marché extraordinaire ?

Demandez à n'importe quelle personne, ayant quelques notions de chimie, et vous verrez quelle sera sa réponse à ce sujet. Du sucre, de l'eau, du froid et du chaud, voilà tout ce qu'il faut pour faire de l'alcool.

Je ne dis pas que cet alcool aura le même goût que ceux auxquels sont habitués les partisans de la prohibition, mais il les enivre tout aussi bien que les autres, et si, par leur faute, John Bull et Pat mettent le nez dans ce produit, ils s'y habitueront vite en disant : "Qu'importe le facon, pourvu qu'on ait l'ivresse !"

Une loi prohibitrice aurait donc pour effet de provoquer la fabrication à domicile et l'ivrognerie générale.

Tout le monde sait parfaitement que jamais législation de ce genre ne sera adoptée, mais la question a été agitée très sérieusement en Europe, sous forme non pas de prohibition absolue, mais du monopole de fabrication par l'Etat, je ne puis m'empêcher de citer la parole d'un célèbre économiste français, R.-G. Lévy, à propos de la perturbation que cela jetterait dans les finances :

Lavoisier nous a appris, que rien ne sortait de rien et que, si rien ne se perd dans la nature, rien ne s'y crée. Il en est de même en finances. Ce qui tombe dans les caisses du Trésor est pris dans nos poches. Il est des nécessités d'ordre public et patriotique devant lesquelles chacun s'incline : mais il est monstrueux de vouloir bouleverser de gaieté de cœur une organisation qui fournit au budget une grande partie de ses recettes et de substituer aux impôts auxquels nous sommes habitués, dont les effets sont amortis par le temps et l'usage, un régime nouveau, inconnu.

Ceci a été dit en France et pour la France, mais l'objection peut s'appliquer à d'autres pays.

Enfin ! *E finita la comedia !*

. C'est décidément semaine de spectacles variés. Après la pièce de résistance, voici que l'on nous sert une petite chose en un acte, pas fraîche du tout, qui sent même beaucoup le réchauffé et qui a le grand tort de paraître au moment où l'on s'y attendait le moins.

Pour être juste, disons que cela vient comme des cheveux sur la soupe, alors que les gens bien élevés préfèrent ces deux choses, à part.

Le gouvernement de la République Française qui

s'est fait représenter officiellement à la grande fête du 21 septembre dernier, n'a pas voulu faire les choses à demi, et, aussitôt après la cérémonie grandiose du dévoilement de la statue de Champlain, a annoncé que les personnes dont les noms suivent avaient été nommées, par décret du Président de la République, dans l'ordre de la Légion d'honneur :

COMMANDEUR : Son Honneur, L.-A. Jetté, Lieutenant-gouverneur de la Province de Québec.

OFFICIER : L'hon. C.-F. Marchand, premier ministre de la province de Québec.

CHEVALIERS : Mgr Laffamme, recteur de l'Université Laval ; l'hon. juge Chauveau ; l'hon. juge Pagnuelo et M. P. Lachapelle, D.M.

Ces nominations ont été accueillies avec enthousiasme par tous les Canadiens qui voyaient en elles un gage d'amitié donné par l'ancienne mère-patrie, et tout allait bien quand, par hasard — oh : bien par hasard, mais le hasard est si grand et parfois si bête — il parut, deux jours plus tard, dans la *Gazette Officielle*, une circulaire (la chose en un acte, dont je parle plus haut) rappelant tout doucement aux intéressés qu'aucun sujet anglais n'a le droit d'accepter et de porter de décorations étrangères sans la permission du gouvernement anglais.

Cette circulaire venait en droite ligne du ministère des Affaires Etrangères de Londres, et en ordonnait la publication immédiate.

Jugez de l'émoi des bons Canadiens qui, prêts à manger leur excellente soupe, y ont vu tomber tout à coup ce paquet de cheveux.

Je sais bien qu'il n'y a eu de malice nulle part, pas plus au ministre des affaires étrangères qu'ailleurs, puisque la loi en question est très vieille, si vieille qu'elle en est devenue presque caduque, mais il faut avouer que la circulaire est arrivée dans un drôle de moment et que l'on n'eût pu mieux réussir avec préméditation.

A cette nouvelle, les porteurs de décorations étrangères ont été immédiatement interviewés et voici quelques-unes des opinions émises.

SOUHIS

M. Lucien Forget, greffier de la cour du recorder, et chevalier de Pie IX, est d'opinion que l'on doit se soumettre aux désirs de la Souveraine et enlever la rosette de la boutonnière.

M. U. E. Archambault, de l'Académie Commerciale Catholique, dit que l'annonce de la *Gazette Officielle*, ne l'étonne pas du tout. C'est là un fait très simple et il en est de même, en France, où l'on ne peut porter une décoration étrangère, sans en demander l'autorisation aux chancelleries. M. Archambault dit qu'il est autre chose pour un sujet britannique d'accepter une décoration que de la porter, et l'ordre qui vient d'être publié lui paraît tout naturel.

M. L. O. David, greffier de la cité, qui a reçu les palmes académiques de France, dit que si l'on envisage la question au point de vue du droit, il n'y a pas de doute que le gouvernement impérial peut atteindre tous les sujets de Sa Majesté, par des mesures prohibitives quelque vexatoires et étranges qu'elles puissent paraître. Mais au point de vue de l'opportunité, dit-il, je ne puis m'expliquer la chose. On ne peut voir là de prime-abord, que l'expression d'une grande hostilité contre la France.

LES DISCUTEURS

Le sénateur Dandurand, chevalier de la Légion d'honneur : Je ne sais pas en quel honneur on publie une ordonnance pareille. Je ne pense pas cependant qu'il affecte les colonies, surtout les colonies autonomes comme le Canada, et je ne vois pas qu'il y ait rien à changer dans la manière de faire.

Le lieutenant-colonel Hughes, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand, prétend au contraire, que personne ne peut empêcher un citoyen de porter les décorations qui ont pu lui être conférées. "Ce règlement, dit-il, ne s'applique qu'aux militaires qui, eux, n'ont pas le droit de porter les insignes étrangers, sur leur uniforme militaire. Ainsi, je n'oserais pas porter autre chose que la médaille de la Campagne du Nord-Ouest, sur mon uniforme de colonel en retraite, mais je ne craindrai pas de porter une rosette de chevalier ou mon ruban "pro ecclesia et pontifice" ou encore la médaille "bene merenti" des zouaves, sur mon uniforme de chef de police, ou sur ma redingote de citoyen. Mon costume de chef, de même que mon habit de ville, m'appartiennent, et j'ai droit d'orne ces vêtements comme bon me fait plaisir. Voilà !..."

J. X. Perrault. — J'ai été décoré de la Légion d'Honneur à l'occasion de l'Exposition Universelle de Paris, en 1878. Au moins une douzaine de sujets anglais ont reçu la décoration en même temps. Depuis cette époque mes collègues et moi nous avons constamment porté le ruban rouge sans aucune intervention des autorités et nous aurions bien mauvaise grâce de ne pas continuer. D'autant plus que le règlement s'applique aux décorations offertes par les souverains étrangers. Or le président de la République française n'étant pas un souverain, il semble que la Légion d'Honneur ne tombe pas sous le coup de ces règlements.

RÉVOLTE

M. H. Beaugrand, officier de la Légion d'honneur : S'il y a des messieurs qui ont reçu de la France, notre mère patrie, des distinctions honorifiques, et qui sont assez timorés pour s'occuper du décret en question, tant pis pour eux ; car je les considère indignes des honneurs que leur a conférés le gouvernement de la République française.

Quant à moi, en face de cette blague gouvernementale, arrivant comme un cheveu sur la soupe, pour gêner les fêtes de la semaine dernière, je n'ai qu'à dire que dans l'avenir, comme par le passé, je continuerai à porter mes décorations françaises, comme je les ai portées d'ailleurs à Ottawa comme à Québec, à Londres comme à Paris, à Calcuta comme à Hanoï.

Et si vous voulez connaître l'opinion de votre chroniqueur, la voici : "Comme je n'ai jamais porté les palmes d'or des insignes d'officier de l'Instruction publique, mais simplement la rosette violette, comme on le fait toujours avec l'habit bourgeois, je continuerai à orner ma boutonnière de la dite rosette."

* * * Mon Dieu ! mon Dieu ! que la France empêche donc l'Angleterre de dormir, alors qu'elle ne s'occupe de personne et va droit son chemin.

Depuis quelque temps surtout, les journaux anglais ne cessent de nous annoncer les nouvelles les plus abracabrantes à propos de Dreyfus, d'Esterhazy, de la pluie, du vin, du capitaine Marchand, de l'empereur de Chine, de Zola, etc., etc., et c'est à qui annonce le plus bruyamment possible, en s'égosillant même, que la France est corrompue, viciée et tout le tra-la-là de mise en pareille occurrence.

Il y a plus de vingt-six ans que je vis au Canada et je ne me rappelle pas avoir jamais passé un seul jour sans lire ou entendre dire que la France allait périr s'il n'y avait pas une révolution et une restauration de monarchie, puisque tout était pourri.

Et depuis vingt-six ans, la France a tellement grandi, est devenue tellement forte, qu'elle brave toutes ces attaques en souriant de pitié.

La France a eu un traître Dreyfus et un faussaire le lieutenant-colonel Henry, mais sur les bords de la Tamise on fait les choses bien plus en grand.

Soixante-quatorze pairs d'Angleterre, pris d'un seul coup, la main dans des affaires véreuses !

Elle va bien l'aristocratie anglaise.

Et si nous voulions parler d'un certain scandale qui a eu lieu dernièrement parmi les charités d'une certaine église anglaise — scandale, comme on n'en a pas vu depuis des siècles — on pourrait s'amuser.

Nous avons trop de pudeur pour cela et les lectrices du MONDE ILLUSTRÉ ne sont pas habituées au récit de pareilles vilénies.

CAUSERIE DE PARIS

"Sale pays !" me disait un ami, l'autre matin, et aussitôt qu'il l'avait lancé son "sale pays !", il en profitait pour le répéter avec plus de conviction encore. Il le disait à propos de tout et à tout propos, et même à propos de rien ; il le mettait à toutes les sauces. Il est bien évident qu'un Canadien en arrivant à Paris, éprouve une certaine désillusion s'il n'est porté qu'à considérer le côté matériel et pratique des choses. Sous ce rapport la vie parisienne est

d'une infériorité désespérante, depuis les omnibus, jusqu'à... jusqu'à n'importe quoi enfin, cela saute aux yeux.

Le jour de son arrivée à Paris, le plus doux même des Canadiens est énérvé, des titillations nerveuses s'annoncent le second jour et enfin au troisième il se livre généralement à une gesticulation déréglée. Il roule des yeux furibonds en nourrissant des projets de vengeance d'une noirceur extraordinaire que seule une animosité cuite et recuite peut engendrer.

Les premiers objectifs de cette hostilité, sont les garçons de café — cette espèce de bipède est inouïe — dont on ne se fait pas la moindre idée et qui sont bien pis que leurs congénères nègres d'Amérique.

Puis viennent les cochers de fiacre qui sont des gens redoutables, ne ployant pas l'échine et qu'on ne fait pas sourire avec obséquiosité pour deux sous. Ils ont cette particularité étonnante et je crois unique chez les parisiens : ils ne causent pas. Ils ne sourient jamais non plus, et rogues, ils semblent gonflés de l'importance de leurs hautes fonctions — ils sont d'ailleurs juchés à six pieds de terre. Ne communiquant avec leurs confrères que par gestes, ils en ont en tout une bonne douzaine qui paraissent suffisants à traduire leur état d'âme. S'agit-il d'un embarras de voitures ? ils lèvent un bras, cela suffit : l'automédon qui est derrière a compris qu'il lui fallait arrêter son cheval. Mais si un humble piéton, en train de se faire écrabouiller dans l'inextricable encombrement de la rue, a le malheur de pousser un gémissement involontaire, ou qu'un confrère a l'audace de prononcer un mot, n'importe lequel, alors... l'engueulade commence...

Je voudrais bien trouver un autre mot, mais c'est le seul qui convienne et vraiment il est consacré.

Donc ils gueulent, tandis que les chevaux, en somme, peu intéressés dans la question, en profitent pour se reposer d'un air nonchalamment recueilli.

Plusieurs fois, j'ai cru être sur le point d'assister à quelque bagarre sanglante, mais toujours, après un instant d'attente anxieuse, survenait un agent de police qui, d'un signe, faisait tout rentrer dans l'ordre et repartir les chevaux, mélancoliques de leurs visions de prés verts, si tôt détruites.

Puis, chacun de ces messieurs s'en va de son côté, lançant, aux tournants des rues et quand il est trop tard pour se garer, un "hi-i-eupe !" guttural et particulièrement affolant.

Mais les plus dangereux, les plus féroces, ce sont les hommes-chevaux. Attelés à une petite voiture, ils vont tête baissée, ne gesticulant pas et pour cause, ne criant pas non plus, protégés qu'ils sont par la voiture et le brancard dont les timons, forts longs, sont généralement pointés à souhait, ils vont sans cesse du même pas sautillant et acharné, saisissant la moindre occasion d'enfoncer une côte à quelqu'un.

Et tout cela réuni aux "hi-i-eupes !" des cochers, aux hurlements des camelots et des marchands de journaux, fait qu'un Canadien, en train de traverser certaine rue, certain boulevard, a le sentiment intime et profond qu'il est en danger de mort, ce qui est un sentiment comme un autre, et fort naturel en somme.

De sorte que, au bout de trois jours de cette existence périlleuse, il ne lui reste plus qu'à s'écrier du fond du cœur : "Sale pays !"

Il est à remarquer, d'ailleurs, que, suivant nos poètes, quand un Canadien s'écrie, c'est toujours "du fond du cœur," et comme cet ami dont je vous ai parlé en avait un large de "fond de cœur," il s'écriait généralement d'une voix de basse-taille à épouvanter une contre-basse.

Puis, que voulez-vous ? les sentiments s'émoussent à la longue, on se fait à tout... Mais il arrive souvent que le "sale pays" demeure comme une vieille habitude et qu'on le murmure encore, sans y penser, après quelques mois de séjour, alors qu'on s'est rendu compte que si le Parisien n'est pas pratique, c'est qu'il n'accorde qu'une maigre importance au côté matériel, et si vous voulez mesquin des choses.

Et qu'il est convaincu qu'il n'y a pas que le côté matériel dans la vie, et qu'il tient bien haut pour le reste — si haut qu'il arrive à plusieurs de ne pas le

voir — le flambeau vers lequel toutes les intelligences tendent...

Et voilà comment il se fait que l'autre matin, mon ami à moitié endormi encore, murmurait en regardant sa montre :

"Sale pays !"

— Eh bien, quoi ? repris-je.

— Ma montre est arrêtée...

* * *

Une chose agréable à Paris, c'est le café, où l'on va boire un bock après dîner et entendre généralement de la musique délicieuse.

C'est une institution tout à fait différente des bars d'Amérique, on n'y rencontre jamais, ou presque jamais, de gens gris ; il est admis que les pères de famille y amènent leurs femmes, leurs enfants, et ce qui est bien pour nous surprendre un peu, nous, c'est que, assez souvent, on y voit des prêtres en soutane.

Naturellement il y a cafés et cafés, tout comme il y a fagots et fagots.

Rien n'est charmant, par exemple, comme de prendre un bock au Café de Suède — le café des acteurs — en écoutant la musique de l'orchestre tout en examinant sans en avoir l'air, les faces rasées des "Cabots" chez qui, souvent, on reconnaît l'emploi rien qu'à les voir s'asseoir et allumer une cigarette. Ce sont pour la plupart de braves artistes, tout aussi pot au feu que des notaires. Ils viennent là, le soir, prendre leur café, et donner un des trois morceaux de sucre de la soucoupe à leur toutou.

De bons chiens, les toutous, et qui ont beau être tondus en lions ; ils n'ont pas l'air féroce du tout.

Je n'en ai vu qu'un comme cela au Canada ; mais j'ignore s'il existe encore, il appartenait à M. Fréchette, qui a décidé depuis longtemps de l'exterminer, je ne sais pour quelle raison, ni lui non plus — j'entends le chien.

Devant la terrasse du café, il y a le boulevard avec son incessant défilé de toilettes claires assombri, ça et là, par les vêtements masculins. De temps à autre on distingue un homme de lettres, coiffé d'une haute-forme bords plats, passant majestueux et sévère avec un peu dans son allure du mystérieux de la muse qui le hante. Et ces hommes qui représentent l'expression de la pensée française évoquent, je ne sais pourquoi, ces magiciens et ces astronomes du moyen âge...

Il est vrai que tous les hommes de lettres ne se costument pas de la sorte et que Jules Lemaitre fait de la bicyclette.

* * *

Chacun prend son plaisir où il le trouve, n'est-ce pas ? J'en prends beaucoup à me promener, seul, au Louvre, à la recherche de ces caravanes anglo-américaines précédées d'un cicérone, admirant, tout comme le *Baedeker* le recommande expressément, les peintures dont les galeries sont encombrées.

Moi, j'ai une "poire" d'Anglais, je le sais et cela me vexé, n'empêche que j'ai une "poire" d'Anglais quand même. J'éprouve une joie sans mélange à voir ceux qui en ont d'authentiques s'essayer à faire des grâces avec l'air de dindons esquissant, en gloussant d'un air navré, un pas sur une tôle chaude.

Et comme le cicérone qui les conduit généralement les connaît bien, il ne rate jamais "l'occase" de déclarer d'un ton solennel devant un tableau :

Douze cent mille francs !

Alors les yeux s'arrondissent, et à travers un susurrement on distingue des voix, blanches d'émotion, qui murmurent :

"Je !! Wis !!!"

PAUL.

LA LANTERNE ET LA CHANDELLE

Une chandelle un jour disait à la lanterne : — Pourquoi de ton foyer me faire une prison ? Ton vilain œil de bœuf rend ma lumière terne. Ouvre-toi ; qu'à mon gré j'éclaire l'horizon. La lanterne obéit : l'autre qu'y gagna-t-elle ? Bonsoir ; un coup de vent a soufflé la chandelle.

LE BAILLY.

PATER NOSTER

*Pater noster... Éclairé par la flamme
De deux flambeaux par le prêtre bénits,
L'oratoire où la foi m'entra dans l'âme
Était bien simple et des plus dégarnis.
C'était chez nous la chambre innocente
Des souvenirs gardés jalousement :
Les éperons, le lourd casque et l'épée
De notre chef mort glorieusement.*

*Sur le mur gris l'ombre du Christ s'éclince,
Les bras tendus, percé d'un coup mortel ;
Penché vers nous, on dirait qu'en silence
Il pleure aussi du haut de son autel.
Et je croyais : Derrière cette planche
Le bon Dieu vit dans un vase en métal ;
Et la Madone en plâtre, douce et blanche,
Me tend les mains de sur son piédestal.*

*Pater noster... Aux heures d'agonie,
Lorsque mon cœur saignait aussi fendu,
Pendant longtemps ma foi s'est rejuvenie
Devant le Christ tout amour, suspendu :
Je revois dans la clarté tremblante
Des deux flambeaux que ma mère allumait,
Sa face sainte, insultée et sanglante,
Et je l'aimais comme elle aussi l'aimait.*

*Puis dans mon âme entra le doute sombre,
Je ne crus plus ; je n'aimai plus ; le bien
Devint un mot dont quelque fou s'encombre,
Le mal un dieu qui ne respecte rien.
Ce dieu mauvais m'avait tué mon père,
Et fut la proie innocente des forts ;
Où resté-t-il lorsque je désespère ?
Seconda-t-il jamais mes vains efforts ?*

*Pater noster... Oh ! que Dieu me pardonne
D'avoir erré quand j'eus laissé sa main.
Pater noster... Celui qui t'abandonne
Se blesse à tous les cailloux du chemin.
Pater noster... Mots d'espoir que ma mère,
Douce chrétienne, en mourant exhalait.
Pater noster... Que sur ma lèvre amère
Mon fils vous goûte avec son premier lait !*

Jules Janot

AMOUR ET PATRIE

(Episode de 1837)

PROLOGUE

Malgré l'antipathie toujours croissante qui, en 1836, existait au Canada entre les deux races française et anglaise, quelques familles étrangères aux soucis de la politique ne voulaient pas briser encore les liens de sympathie qui les unissaient. De ce nombre étaient les familles Benoît et Colson, toutes deux résidant à Saint-Denis, comté de Richelieu.

M. Benoît, ancien marchand de Montréal, possédait une fortune considérable dont il consacrait la majeure partie à l'aumône et à d'autres bonnes œuvres. Sa maison était le refuge des pauvres qui jamais ne frappaient en vain à sa porte. Il n'avait qu'une jeune fille qui n'était connue à Saint-Denis que sous le nom bien mérité de l'Ange de Saint-Denis.

Douée d'une grande beauté, ses traits purs et calmes attestaient la bonté de son caractère. Elle portait empreints sur la figure les deux cachets de l'innocence et de l'intelligence. Aussi était-elle partout aimée et respectée, et sa mère était jalouse de posséder un tel trésor.

La famille Colson se composait de M. et Mme Colson et d'un fils unique, lieutenant dans un régiment anglais, stationné à Montréal.

Ces deux familles, voisines l'une de l'autre, étaient unies par les liens de l'amitié la plus sincère. On vivait dans la plus grande intimité, on se quittait rarement et chaque soir on faisait ensemble le *reversi*.

À l'exemple des parents, les deux enfants s'aimaient comme s'aiment un frère et une sœur. Ils passaient les journées l'un près de l'autre, et déjà le cancan traditionnel des commères assurait leur mariage. C'était chaque jour de longues promenades dans la

campagne ; ils ne s'arrêtaient que lorsque la fatigue les y forçait, et s'asseyaient alors, ils causaient jusqu'à ce que le soleil couchant vint leur dire qu'il était temps de retourner au logis. Les parents voyaient d'un bon œil cette amitié enfantine, et ils ne leur accordaient que la vigilance dont on entoure ordinairement deux enfants de la même famille. Mme Benoît connaissait trop la loyauté des Colson pour douter un seul instant qu'Albert pût abuser de sa confiance.

Un soir du mois de juin, on fêta Mme Benoît, il n'y avait que quelques invités, et inutile de dire que la famille Colson était du nombre.

Albert décida de profiter de cette occasion pour ouvrir son cœur à celle qu'il aimait depuis si longtemps en silence. Tout se passa gaiement pendant le dîner, qui était splendide. Au sortir de table, Albert proposa une promenade à Léa, qui accepta avec son empressement ordinaire. Tous deux partirent et se dirigèrent vers un joli bocage, à peu de distance de la maison. Lorsque la fatigue se fit sentir, on s'assit comme d'habitude et tous deux gardèrent le silence pendant quelques moments. Albert sentait battre son cœur, mais il n'osait le laisser parler.

— Mais qu'as-tu donc, Albert ? dit tout-à-coup Léa, fatiguée de ce silence inusité ; tu parais triste, t'aurais-tu causé involontairement quelque peine ?

— Non, reprit Albert, d'une voix à demi tremblante. Mais c'est que, vois-tu, j'ai à te parler sérieusement. Je ne puis plus le cacher, Léa, et, te l'avouerai-je, cette idée m'effraie, j'ai peur, je tremble que cet aveu détruise, ou du moins refroidisse cette douce et heureuse intimité qui, jusqu'ici, a existé entre nous.

— Que veux-tu donc dire, demanda la jeune fille, à demi souriante. Tes paroles m'intriguent et excitent ma curiosité. Hâte-toi de m'expliquer ce mystère.

— Eh bien, oui, chère sœur, je veux tout dire, ou mieux encore, je laisserai parler mon cœur. Que veux-tu, l'indiscret, il ne veut plus se taire.

— Mais qu'est-ce donc, dis donc vite ?

— C'est que, jusqu'à ce moment, on s'est aimés d'un amour fraternel, d'une amitié sincère et dévouée, n'est-ce pas ?

— Tu le sais mieux que moi, Albert...

— Oui, mais moi je ne t'aime plus ainsi...

— Que dis-tu ? reprit la jeune fille d'une voix inquiète.

— Je dis que je t'aime d'amour et que mon seul rêve au monde est de te voir partager cet amour...

— Ne nous aimons-nous donc pas d'amour, que faire de plus, dis-le-moi, Albert ?

— Je veux aimer, Léa, mais avec l'espérance...

— Eh quoi ?

— Eh ! avec l'espérance qu'un jour tu consentiras à devenir la compagne de ma vie, que tu consentiras à porter ce nom qui est le mien.

— Oui, cher frère, je t'aime et je veux t'aimer comme tu le veux. Penses-tu que je puisse aimer un autre que toi ?

— Merci, chère sœur, tes paroles me rassurent, mais, qui sait, peut-être un jour regretteras-tu de m'avoir donné ton amour ?

— Jamais, Albert, non, je jure que jamais un autre n'aura cet amour que je ne donne qu'à toi seul.

— Et moi aussi, je le jure, dit Albert...

Un rayon de soleil, s'infiltrant à travers l'épais feuillage, vint éclairer la figure d'Albert au moment où il levait la main au ciel, comme si le ciel eût voulu lui faire voir qu'il avait entendu son serment.

Tous deux reprirent le chemin du toit paternel, car il commençait déjà à se faire tard. Dès que Léa entra, sa mère, d'un coup-d'œil, scruta les plis les plus cachés de son cœur. Dès que les invités furent partis, elle l'interrogea, et l'enfant lui confia tout. Elle ne l'en blâma pas, mais elle lui recommanda la prudence et d'être ce qu'elle avait toujours été jusqu'alors.

I

APRÈS LE CALME, LA TEMPÊTE

Albert et Léa s'étaient compris, leur amour alla s'augmentant chaque jour. Tout semblait les favoriser ; il y avait dans la conduite des parents un accord tacite

qui semblait encourager cet amour né d'hier. Léa entrevoyait l'avenir avec confiance, elle berçait sa jeune imagination de mille rêves de bonheur. Elle ignorait, dans son inexpérience de jeune fille, les déceptions de la vie, que le bonheur n'est qu'une poussière qu'emporte le moindre vent. Endormie dans le bonheur d'une joyeuse enfance, elle ne s'attendait pas à l'affreux réveil de la déception. Tout allait pour le mieux, on ne songeait qu'au bonheur, lorsque le ciel se couvrit tout-à-coup d'épais nuages.

Mme Benoît qui, jusqu'ici, avait joui d'une bonne santé fut subitement frappée d'une maladie de cœur dont elle mourut. M. Benoît, qui aimait sincèrement sa femme, ne put se faire à l'isolement où le plongea cette perte.

Un jour, plus triste que d'habitude, il annonça à Léa qu'il se proposait de retourner à Montréal, où elle irait au couvent.

— Mais, il faudra donc me séparer de vous, s'écria la jeune fille.

— Oui, mon enfant, il le faut, je ne puis plus vivre en cette maison ; sa vue me tue... puis, sa voix s'altéra et il fondit en larmes.

La jeune fille se jeta au cou de son père en disant

— Soit, mon père, demain je serai prête.

Les préparatifs se firent dès le lendemain. Albert vint voir Léa qui lui annonça cette nouvelle. En entendant cette décision, Albert resta atterré. M. Benoît lui pressa la main en disant : — Je comprends votre chagrin, Albert, mais consolez-vous, j'espère qu'un jour je saurai vous prouver, mieux qu'aujourd'hui, que j'ai su apprécier vos nobles qualités.

— Je ferai en sorte de me montrer digne de votre confiance, répondit Albert, d'une voix émue.

Puis donnant la main à Léa, il sortit, emportant du moins les paroles de M. Benoît pour le consoler.

Le lendemain, M. Benoît se rendit à Montréal et Léa entra au couvent de Saint-Charles.

Dès son arrivée, M. Benoît se livra de nouveau au commerce, par distraction plutôt que par amour du gain.

N'obtenant qu'un demi succès, il se mêla activement de politique. C'était au temps où commençait à pétiller les premiers feux de la Révolution.

M. Benoît, qui aimait son pays, se jeta aveuglément dans les conspirations qui partout prenaient des proportions alarmantes.

Trouvant là ce qu'il fallait pour tranquilliser son chagrin, il se montra un des patriotes les plus zélés. Ses discours, dictés par le vrai patriotisme, lui valurent l'admiration de ses concitoyens, tous jaloux de défendre leurs droits contre l'oppression de l'étranger.

Le 6 novembre, une émeute, qui éclata à Montréal, fut le signal de la lutte.

Tous les Canadiens se soulevèrent à la fois. Le gouverneur donna ordre aux troupes de se tenir prêtes, et Albert Colson dut rejoindre son régiment à Montréal. Le souvenir de Léa ne le laissait pas un seul moment. S'il rencontrait une jeune fille, il se représentait aussitôt sa fiancée séparée de lui par les grilles du cloître. Maintenant qu'il était au devoir, il remerciait le ciel d'avoir su cacher un si précieux trésor dans un de ces refuges impénétrables aux regards indiscrets des mortels. Ni la crainte, ni la jalousie ne pouvait du moins entrer en son cœur.

Il espérait que les troubles seraient de courte durée et que le calme se ferait bientôt. Douce erreur avec laquelle il endormait son jeune cœur, mais qui, cependant, fut de courte durée. Au lieu de diminuer, les troubles ne firent qu'augmenter.

Le discours de Papineau, à Stanstead, souleva tous les Canadiens des Cantons de l'Est. On se leva comme un seul homme au cri de : " l'Indépendance ! Vive Papineau ! "

Le grand orateur regretta un instant d'avoir été aussi loin, mais il était trop tard, le coup décisif était porté.

Ce fut à Saint-Denis que se livra la première bataille. Les Canadiens patriotes, commandés par le Dr Nelson, élevèrent partout des barricades ; ils étaient à peu près huit cents hommes, dont cent à peine avaient des fusils, les autres n'ayant que des faux, des

haches et de mauvais couteaux de chasse. C'est avec d'aussi faibles armes qu'on voulait tenir tête à l'armée anglaise, qui avançait à grands pas vers Saint-Denis.

Le colonel Gore ne tarda pas à arriver avec cinq compagnies de troupes régulières, un détachement de cavalerie et une pièce d'artillerie. Il voulut prendre l'offensive en tentant la prise d'assaut d'une maison gardée par quinze Canadiens, mais il dut renoncer à ce projet. Il résolut alors d'engager la bataille. Le combat, qui dura deux heures, fut des plus terribles. Ce vétéran qui, comme il aimait tant à le dire, avait fait trembler l'aigle impériale à Waterloo, trembla devant cette poignée de braves, mal armés et mal disciplinés. Il dut battre en retraite en laissant sur le champ de bataille un canon, une partie de ses munitions et plusieurs tués et blessés. (1).

II

BATAILLE DE SAINT-CHARLES

Pendant que l'on triomphait à Saint-Denis et que les troupes anglaises fuyaient en désordre, effrayées de tant de courage, on faisait à Saint-Charles de nombreux préparatifs. On fit évacuer le couvent.

Mlle Benoît dut aller se réfugier chez sa tante, qui demeurait à trois milles du couvent. Elle fut conduite par son oncle, qui était au nombre des insurgés.

Elle était là depuis deux jours, lorsqu'un soir qu'il pleuvait, elle entendit frapper à la porte : sans qu'elle eût eu le temps de se lever la porte s'ouvrit et un homme couvert de boue, et les habits en désordre, entra précipitamment.

— Mon père, s'écria-t-elle, en se levant !

— Oui, mon enfant, répondit M. Benoît, en la recevant dans ses bras, et la pressant sur son cœur.

— Mais d'où venez-vous ? où allez-vous, dans ce triste état ?

— Je suis soldat, ma fille, je me suis fait le défenseur de nos droits outragés, la conscience a commandé, il a fallu obéir.

— Mais, mon père, s'écria Léa, en pleurant, vous ignorez donc que je n'ai plus que vous au monde ; pourquoi exposer ainsi votre vie, que ferai-je donc sans vous ? Oh ! de grâce, mon père, restez, restez auprès de moi.

— Je ne le puis, enfant, reprit le père d'une voix émue, je me dois à mes frères qui ont posé leur confiance en moi, je ne puis, je ne dois pas les tromper laissez-moi, prie Dieu pour ton père. Il me préservera des dangers.

— Oh ! mon père ! restez...

— Adieu, enfant...

— Mon père... !

Et elle tomba évanouie dans les bras de sa tante. Lorsqu'elle reprit connaissance, son père était déjà bien loin. Il se rendit sans s'arrêter au camp des insurgés. Ils lui apprirent en arrivant que l'ennemi avançait et que le chef des patriotes, le fameux Brown, craignant le combat, avait pris la fuite.

— Eh ! bien, nous nous en passerons bien, s'écria-t-il, nous saurons combattre et mourir sans lui !

Il fit dresser des retranchements autour du couvent et l'on attendit les ennemis.

Les troupes anglaises arrivèrent le lendemain, le 25 novembre. Les insurgés, tous mal armés, avaient, en outre, à lutter un contre dix. Ils firent des prodiges de valeur, mais ils durent céder sous le nombre. Ce fut un massacre général. Les Anglais, furieux de leur défaite à Saint-Denis, se vengèrent lâchement en tuant et massacrant tous ceux qui tombèrent sous leurs mains. On compta 100 tués, 372 blessés et près de 30 prisonniers, au nombre desquels était M. Benoît. (2).

On conduisit les captifs en un endroit sûr, et ce fut Albert Colson, lui-même, qui reçut l'ordre de les escorter. M. Benoît qui, depuis longtemps, l'avait reconnu, alla droit à lui et, lui jetant un regard de haine, il lui dit :

— Vous, ici, monsieur, parmi nos ennemis ? ainsi

vous avez trahi l'amitié ; allez, je vous méprise, maintenant que je sais vous connaître.

A ces paroles, Albert resta atterré ; en vain, il chercha à s'expliquer, M. Benoît ne voulait rien écouter.

Le soir arrivé, les prisonniers, liés deux à deux, furent renfermés dans une petite bâtisse que l'on fit garder avec soin. Il était minuit. M. Benoît, vaincu par la fatigue et l'émotion, allait succomber au sommeil, lorsqu'il vit quelqu'un s'approcher ; pensant, un instant, qu'on en voulait à sa vie, il se leva et allait parler, lorsque le visiteur inconnu et masqué lui enjoignit de se taire, puis, le débarrassant de ses liens et lui tendant des habits :

— Vite, dit-il, prenez ce costume, et fuyez au plus vite.

Il ne se le fit pas dire deux fois, et, jetant à la hâte sur ses épaules l'espèce de manteau qu'il venait de recevoir, il sortit et gagna facilement un petit bois qui n'était pas loin. Albert, car c'était lui, avait cru tromper la vigilance, mais il comptait sans un vieux soldat, qui heureux enfin de pouvoir se venger d'Albert, qui lui avait fait infliger un long emprisonnement et qui avait suivi ses manœuvres, alla aussitôt en informer le colonel, qui fit mander Albert. Celui-ci essaya en vain de formuler quelques mots d'explication il rendit son affaire pire, et il dut partager lui-même le sort des prisonniers. Une fois en sa prison, il n'eut qu'une pensée, Léa, sa fiancée, dont il venait de sauver le père.

J.-G. BOURGET.

(A suivre)

LE TONNEAU TRANSATLANTIQUE

(Voir gravure)

Essayer de traverser l'Atlantique dans un tonneau, voilà qui n'est pas ordinaire. C'est cependant, d'après ce que nous rapporte *Scientific American*, ce que tenta résolument, il y a quelques mois, M. Peter Beckman, de New-York ; il emmenait son jeune fils avec lui, Guillaume. Tel n'eût pas mieux fait !

Il y a, empressons-nous de le dire, tonneaux et tonneaux. Celui de M. Beckman avait 10 pieds de longueur sur 10 pieds de diamètre.

Solidement cerclé, il portait sur sa surface une série de palettes transversales. A l'extrémité de chacune des circonférences de fond du baril était disposée une voie circulaire en acier sur laquelle, au moyen de deux paires de roues, une plateforme mobile était

supportée et maintenue dans une position normale pendant la rotation du tambour.

La charpente extérieure, sensiblement plus large que le baril, portait à chacune de ses extrémités une couple de forts mâts verticaux. De ces mâts partaient quatre traverses horizontales pénétrant dans l'intérieur du baril à travers les ouvertures de ses extrémités ; là, elles étaient boulonnées à une couple de poteaux verticaux formant le support d'une plate-forme intérieure, ou cabine contenant les vivres de l'équipage.

N'allez pas croire que le navigateur tournait là-dedans comme un écureuil dans sa cage. Non ! c'était au moyen de manivelles et d'engrenages qu'il mettait au mouvement le tambour extérieur à palettes, lequel devait ainsi filer, à l'entendre un nombre respectable de noeuds.

Peter Beckman appareilla, sortit du port, prit la mer il y a quelques mois, et l'étrange bâtiment, *Scientific American* nous l'affirme, parcourut environ 60 milles à la vitesse moyenne de 7½ milles à l'heure. Mais hélas ! les plus belles choses ont le pire destin ! La mer grossit, le vent fit rage, le tonneau automobile, ballotté, drossé, roulé, éperdu, naviguait comme une épave. Son équipage déconcerté eut toutes les peines du monde à faire des signaux de détresse : fort heureusement le vapeur *Pantagoet* passa, faisant route pour New-York ; il recueillit les naufragés.

Mais le vapeur ne put arriver à prendre à la remorque l'obstiné baril, qui se démenait sur les flots avec une sorte de joyeuse incohérence : il fallut l'abandonner.

Où est-il maintenant ? sous quelle latitude ? en quel état ? Nul ne sait son sort. Peut-être dans la nuit, devenu tonneau-fantôme, tournant dans des flots d'écume, bondissant sur la crête des vagues, fait-il frissonner d'épouvante les marins qui ne sont pas au courant de la tentative si fâcheusement interrompue de M. Beckman.

Glissez, mortels, n'appuyez pas ! On attribue parfois à Voltaire ce vers si souvent cité :

Glissez, mortels, n'appuyez pas !

Cependant, il est dû à la plume d'un poète moins connu, Roy. Il faisait partie du quatrain suivant, composé pour être mis au bas d'une gravure de Lar-messin, représentant des patineurs :

Sur un mince cristal l'hiver conduit leurs pas,
Le précipice est sous la glace,
Telle est de vos plaisirs la légère surface ;
Glissez, mortels, n'appuyez pas !



LE TONNEAU TRANSATLANTIQUE

(1) Garneau.—*Histoire du Canada*, vol. IV.

(2) Garneau.—*Histoire du Canada*, vol. IV.

PORTRAIT

*Une petite tête arrondie un beau jour
Par quelque fin tourneur du céleste séjour ;
Un petit front serein où douce candeur blanche
Bien en sécurité, loiblement s'épanche ;*

*Deux petits yeux noirs, vifs et pétillants de flamme,
De mystère tout pleins et de reflets de l'âme ;
Un petit nez mignon pour ses petits doigts blancs
Au moins elle le croit, comme tous les enfants !*

*Une petite bouche aux lèvres rose-fraise
S'entr'ouvrant gentiment pour bien sourire à l'aise,
Montrer ses dents d'émail ressemblantes au lait,
Ou sa petite langue au gazonillis parfait ;*

*Puis, de chaque côté, quelle petite joue
Douce, tendre et rose où le sourire joue !
De longs cheveux châtain ; et deux petits bras ronds
Pour enlacer maman dans des baisers profonds ;*

*Et deux petits genoux ployant pour la prière
Devant petit Jésus qu'elle voit dans son père ;
Enfin deux petits pieds pour aller et venir,
Désertier entre temps si ça lui fait plaisir.*

*Où, c'est là le portrait de ma petite nièce.
Eh ! pour qui, dites donc, ai-je fait cette pièce ?
Est-ce pour Célestine ou pour Alexandra,
Antoinette, Florence ou mon Emelina ?*



LA PIERRE SACRÉE

HISTOIRE DE LA VIE CAMPAGNARDE EN RUSSIE

I

Il y avait une pierre immense à quelques pas de la porte de ma ville natale, dans la Petite Russie.

La dite pierre était couverte de taches jaunes, grises et d'autres couleurs encore.

Elle était sans âge, et la tradition voulait que tous ceux, habitant la province, condamnés par le sort à pleurer leurs morts, y fussent amenés par la fatalité, au moins une fois dans leur vie. Des mères en deuil de leurs enfants y venaient souvent.

Le lieu où se trouvait la pierre aux larmes était considéré comme lieu saint, vénéré des petits et des grands. Le passant s'y arrêtait pour faire le signe de la croix.

Le moindre doute manifesté par qui que ce fût sur la sainteté du lieu, aurait été condamné comme un blasphème et sévèrement puni.

Aussi, personne ne doutait.

II

Le temps coulait, et le monde de ma ville natale — un village plutôt — croyait.

Pourtant la civilisation, qui gâte les croyances (inutilement peut-être), commençait à annoncer son apparition un peu partout, y compris la sourde Russie et la province en question, avec le village qui... cependant, n'avait vu naître.

Un militaire retraité, qui était resté vingt-cinq ans dans une des capitales de l'empire — donc, un homme à qui le titre de "raffiné" s'accordait à l'unanimité, — ne voulait plus croire à la légende de la pierre aux larmes — pierre sacrée.

— Oh ! des bêtises que tout cela ! Des gens qui s'amèneraient de je ne sais où pour pleurer sur un lieu dont ils n'ont jamais entendu parler ; Pourquoi viendraient-ils ? Parce qu'une certaine pierre y est plantée — pierre qui est couverte de taches sales, déposées par les âges ?

— Mais on avait vu des personnes arriver de tous les coins et recoins de la province, te dit-on, malheureux ! disaient avec colère à tour de rôle les concitoyens du "raffiné" ex-soldat. Et, quant aux taches, elles sont bien celles des larmes, va, pauvre malin !

Parfois, se voyant désarmé par les arguments convaincants de ses adversaires, le "raffiné" avait l'air de se rendre, mais... "mais je n'y crois pas, malgré tout," ajoutait-il chaque fois.

C'est qu'ils sont entêtés, ceux qui se payent l'audace de douter, de ne pas croire — l'audace des sceptiques...

III

Un beau matin, les habitants de la petite localité avaient été scandalisés par la nouvelle portée avec indignation de maison en maison par des gens dignes de foi :

"Un homme d'un grand âge et inconnu dans le pays, un mendiant d'apparence, est assis sur la Pierre Sacrée ; à ses pieds, un grand chien maigre est étendu, ayant plutôt l'air d'un squelette — crevé peut-être. De temps à autre l'homme s'agenouille devant la bête, restant une seconde muet, immobile, prie ensuite, à ce qu'il paraît ; puis ses paroles meurent sur ses lèvres, il retombe dans un état de méditation sans prêter la moindre attention aux questions des passants."

On criait au blasphème ; on prédisait un malheur à la communauté.

Le Pope (prêtre orthodoxe russe), accompagné de quelques vieillards, se transporta sur les lieux pour faire en personne l'enquête dans ce cas grave.

Quand le groupe approcha du "lieu saint," ses membres ne purent que constater le fait.

Et pourtant, le vieillard, malgré l'évidence de son état de mendiant de profession, avait l'air des plus respectables.

On a un respect touchant pour les humbles et les misérables, dans ce pays primitif.

De plus, il pleurait ! Il n'y avait même pas de doute sur la sincérité de ces larmes.

On cherchait à le faire parler, mais, sans le moindre succès.

Il pleurait !...

On attendait, respectant sa douleur. Ne le voyant guère se calmer, le Pope employa un moyen extrême.

— Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, commença-t-il...

Le vieillard l'interrompit, faisant signe de sa main osseuse qu'il allait prendre la parole.

Il lui prit quelques minutes, pourtant, avant qu'il pût s'acquitter de sa promesse.

IV

— Si je pouvais le voir, au moins, le camarade, le bienfaiteur, cria le vieillard, navré, abattu.

— Vous entendez, demanda le Pope à ses amis ? C'est simplement un de ces cas dont le secret n'est

connu que de la sainte pierre. Il pleure un mort, l'infortuné !

Chacun fit le signe de la croix.

— J'avais connu sa mère — je l'ai protégée, continua le mendiant. Non parce qu'elle avait été attrayante. Une chienne errante ne l'est jamais, n'est-ce pas, messieurs ?

Ses auditeurs eurent un mouvement de surprise en apprenant à quelle race le mort appartenait. Ils écoutaient néanmoins.

— J'avais été guidé en cela par la pitié, tout simplement. Elle ne connaissait que des malchances dans sa vie. Elle disparue, j'accueillis l'unique survivant de sa famille.

"Comme, arrivé à l'âge mûr, il n'était pas docile, s'étant annoncé volage et vagabond, j'avais fréquemment à le punir. Il me déserta.

"Pendant des semaines, parfois, il ne se montrait pas à mes yeux ; puis, il s'amenait, tout à coup, cherchant à deviner mes intentions envers lui. Trouvant mon accueil à son goût, il restait, jusqu'à quelque nouvel acte d'injustice de ma part à son égard ; — je dis : injustice, car, après tout, on ne doit jamais introduire de force son goût dans la vie d'autrui.

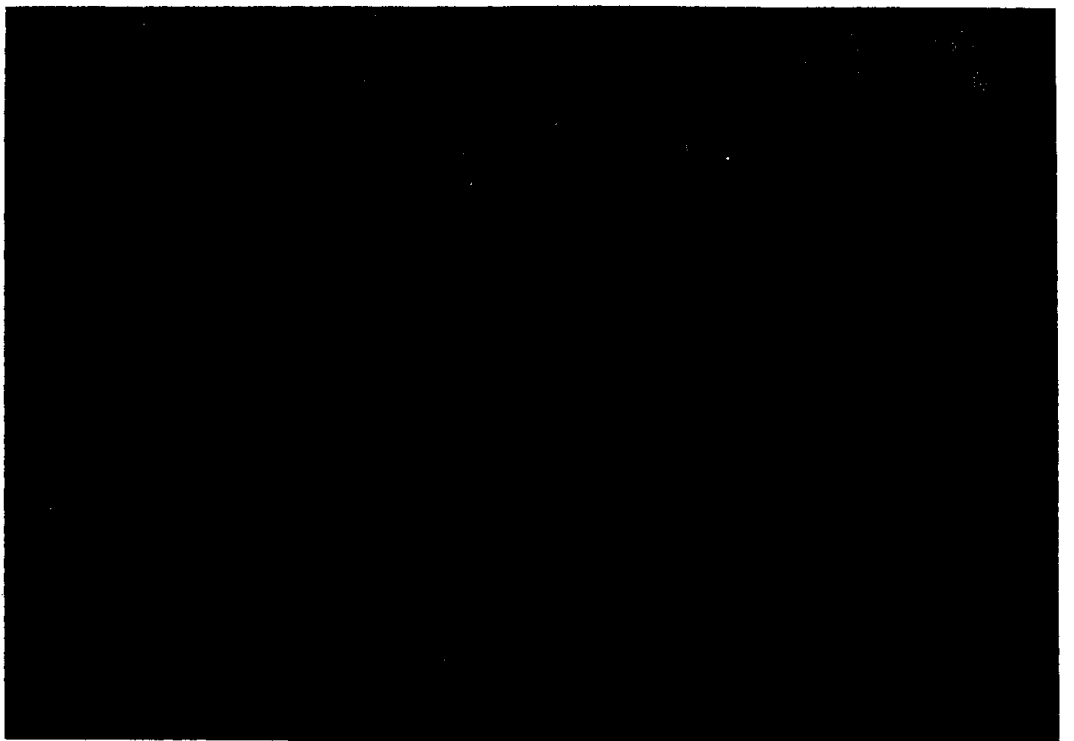
"S'il devinait de la mauvaise humeur en moi, il rebroussait chemin sans délai.

"Le confort des basses-cours et la débauche en plein air lui faisaient oublier l'humble nid, — le nid natal. Cependant, le jour même où j'ai été déclaré infirme, aveugle pour la vie, il se présenta à la maison. Ceci se passait au commencement de l'hiver. Je l'entendis gratter à la porte que je tenais fermée. Je n'avais pas le courage de me lever pour lui ouvrir. "Je ne puis plus être ton maître. Ton sort ferait à présent mon bonheur. Puis, je te connais, va, débauché, ingrat !" Je l'entendis aboyer craintivement. Finalement, il ouvrit la porte. — Depuis ce moment nous avons été inséparables, durant toute la période de mon infirmité, — existence qui est doublement plus longue que la vie ordinaire.

"Dès qu'il se trouva en face de moi, je savais par instinct qu'il renonçait à sa vie nomade. Une idée traversa mon cerveau. Un rayon d'espoir pénétra dans mon cœur.

"Peut-être voudrait-il ne plus me quitter, me protéger, me guider ? La vie est donc encore une fois possible ? Se nourrir ! Oh ! Mais on pense à la vie avant tout. Il saisit toute la profondeur de mon malheur.

"En lui mon espoir avait été placé et il ne l'a pas trompé. Peu à peu, il m'avait appris à utiliser son dévouement. Jour et nuit, il se tenait à côté de moi, il n'attendait que mes ordres pour les exécuter. Ja-



A TRAVERS LE CANADA.—CHUTE DE LA RIVIÈRE CHAUDIÈRE

mais un être humain ne pouvait manifester autant de soins dans une tâche difficile qui avait été la sienne. Et le bon sens, le raisonnement qu'il y manifestait !

“ Les provisions épuisées, il apportait ce qu'il pouvait. Il volait. On m'appelait, par là, “ le mendiant aveugle. ”

“ Pourtant, je prends Dieu à témoin : je n'ai jamais tendu la main.

“ Bienfaiteur (c'est ainsi que le monde de mon village l'appelait) me nourrissait. Où est le mal à cela ? N'ai-je pas protégé sa mère ? Ne l'ai-je pas, lui, élevé et nourri ensuite ?

“ Et étant de sa propre initiative devenu mon bienfaiteur, il avait été pour toute la durée de son rôle, généreux, noble. Toujours égal. Jamais une plainte. Et pourtant, Dieu sait s'il a eu à souffrir et si le fardeau de pourvoyeur d'une famille a été lourd pour lui. C'est vaguement que je me suis aperçu que ses forces commençaient à le trahir. Mais je ne croyais guère à un dénouement fatal. Peut-être parce que sa disparition rendait mon existence impossible.

“ Oh ! La noble créature ! Mon ami fidèle, mon bienfaiteur ! ”

— Voler, pourtant, n'est pas un acte de noblesse, fit le prêtre.

— Vous dites ? Un animal qui vole pour nourrir un homme ! Et les hommes, qui s'arrachent le pain les uns aux autres ? Quand vous rendez un service à votre prochain, n'attendez-vous pas un bénéfice direct de votre action ? Qu'attendait-il ? Ne le faites-vous pas sentir à celui qui reçoit ? Et lui le faisait-il ? N'accomplissez-vous pas parfois des actes de charité, imposés par les coutumes seulement ? Et lui, connaissait-il vos lois et vos coutumes ? S'attendait-il aux louanges de la foule, aux récompenses de toute autre espèce ?

“ Vous, hommes, vous ne savez pas aimer, vous n'osez pas haïr, mais lui, il savait aimer, être fidèle jusqu'au sacrifice. Et haïr... il n'avait pas le temps de haïr, toute sa vie ayant été l'accomplissement d'un devoir envers un homme infirme. ”

Et brusquement il s'agenouilla devant son bienfaiteur, pleurant, priant, s'oublant de nouveau...

Le groupe, le Pope en tête, quitta le lieu, croyant avoir affaire à un aliéné.

Le vieillard resta longtemps dans un état de profonde méditation, pleurant moins, ne priant plus, devenant calme, silencieux.

Supposant le Pope et la suite à ses côtés, il leur dit tout-à-coup, d'une voix faible, voix d'un mourant :

— Mon père ! J'ai cent trente ans. La pierre sur laquelle vous m'avez trouvé assis a été transportée ici par moi-même, il y a plus d'un siècle de cela. J'étais immensément riche, entouré d'honneurs, vivant dans les grandeurs. Dégoûté de l'hypocrisie des uns et de la stupidité des autres, je voulais voir le monde sous son vrai jour. J'enfouis ma fortune sous cette pierre. Plus j'observais, plus j'avais soif d'apprendre à lire dans le livre mystérieux de la vie. Ma fortune m'en aurait empêché, j'ai pris le parti de n'y jamais penser. Je ne sais pas si j'ai assez appris pour pouvoir dire que je connais l'homme.

“ Ce que je suis en mesure de dire est ceci : l'être vivant le plus noble, le plus généreux, et le plus fidèle, le plus complètement désintéressé dans ses actes, que j'aie rencontré dans ma longue vie, c'est lui — “ Bienfaiteur ” — le chien... ”

Le lendemain matin on trouva le vieillard étendu mort à côté de son ami.

Jean H. Demiakoff

Il faut avoir bien de la vanité pour ne pas connaître sa faiblesse.

Mieux vaut être une lampe dans sa maison que d'essayer à être une étoile au firmament.

EXPLICATION

Nous avons reçu plusieurs articles relatifs aux attaques faites contre LE MONDE ILLUSTRÉ par M. J.-F. D..., de *La Vérité*, de Québec.

Nous en remercions vivement nos aimables correspondants, et nous remercions aussi tous ceux qui ont bien voulu nous écrire à ce propos.

Mais on ne nous en voudra pas si nous ne publions plus rien sur cette affaire.

A ce sujet même, nous voulons exprimer nos regrets pour les choses trop vives que nous avons dites à notre confrère.

Le principe chrétien, en pareils cas, exige que l'on ne suspecte pas les bonnes intentions de celui qui écrit : nous avons manqué à ce principe, et, sans en chercher d'excuse d'aucune sorte, nous avouons simplement notre tort, espérant que notre estimable confrère nous pardonnera, comme nous pardonneront nos bienveillants lecteurs.

Notre confrère sait que nous n'agissons poussé par aucun motif autre que ceux d'obéissance aux conseils de nos illustres Pontifes Pie IX et Léon XIII, de devoir envers notre conscience. Notre conscience ne juge que nous et ne se soucie nullement du bien ou du mal chez notre voisin, qui, lui, a aussi sa conscience pour juge. Nous avons eu si rarement l'occasion de devoir nous défendre contre les nôtres, que nous avons cédé à l'indignation : ce qui ne peut et ne doit se produire que contre les idées, et jamais contre les personnes mêmes.

Notre bouillante jeunesse comprendra difficilement notre présent acte, surtout ceux qui nous connaissent.

Que nos jeunes gens sachent bien qu'il faut — quand on a eu le malheur de se laisser aller — reconnaître franchement son erreur, avouer ses torts. Il eût mieux valu ne pas nous mettre en pareille posture : qui est-ce qui ne tombe pas ?

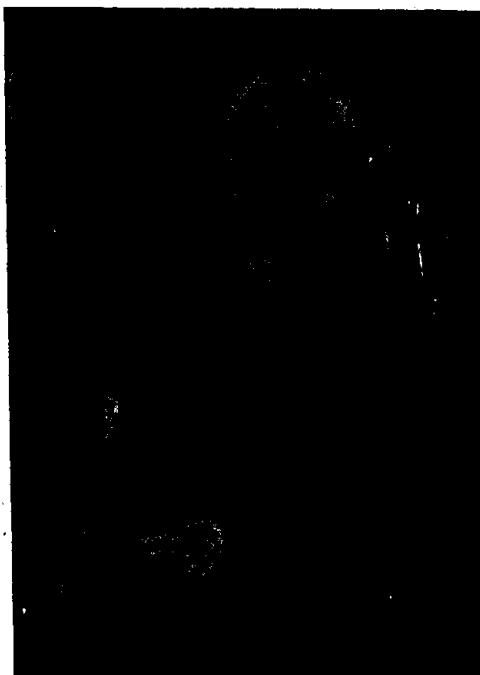
Un aveu sincère n'abaisse aucunement.

FIRMIN PICARD.

FEU M. CHALIFOUX

Une précieuse existence vient de s'éteindre à Montréal, et les pauvres sont cruellement atteints par cette mort.

M. Chalifoux a rendu sa belle âme à Dieu il y a quelques jours. Il était chargé d'ans — quatre-vingt-onze — et de mérites : ce qui demande quelques mots d'explication.



Photos J.-A. Dumas, 112 rue Vitré

Tous nos lecteurs connaissent le bien produit par les conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Répandues par tout l'ancien continent, ces conférences n'existaient pas au Canada, où le besoin commençait à s'en faire sentir, au moins dans les grandes villes.

Un jour, quelques hommes remplis de charité s'assemblerent, et, avec la bénédiction de leur premier pasteur, fondèrent la première conférence de Montréal : du nombre de ces hommes de bien était M. Chalifoux.

Un verre d'eau donné de bon cœur trouve sa récompense ; que n'aura pas, comme récompense, le fidèle serviteur, le bon samaritain ?

Que sa vie serve de modèle, et que nos jeunes générations s'inspirent de ses vertus !

LE ROSAIRE

A Mlle Clémentine

La petite chapelle de Notre-Dame était presque déserte, à cette heure où les dernières clartés du jour se confondent avec les ombres de la nuit. Dans le silence religieux de ce doux sanctuaire, deux ou trois vieilles personnes semblaient prier avec ferveur. Tout près de l'autel de Marie, une jeune fille, dévotement, récitait le rosaire. Les rayons s'échappant du foyer lumineux qui entourait la statue de la Vierge, irradiaient le visage de cette gracieuse créature agenouillée sur les dalles, et mettaient sur son front une double auréole de beauté, rehaussée par la vivacité d'un regard brillant d'innocence et de pureté.

Le hasard, ou l'inspiration peut-être, vers ce même temple avait conduit les pas d'un homme qui, en pénétrant dans le saint lieu, se sentit ému, troublé pour ainsi dire à la vue de ce sublime tableau : dans le secret de son âme, il aimait cette noble enfant de Marie !

“ Elle prie, se dit-il, il y a donc du bonheur dans la prière ? Pourtant, moi aussi j'ai prié... hélas ! il y a si longtemps ! ”

Instinctivement, il passa en revue les objets en sa possession, cherchant vainement le chapelet absent.

“ Oh ! mon amie, poursuivit-il tout bas, demain je reviendrai en ce lieu. S'il m'est donné de vous y retrouver, je prierai avec vous. Si tu le veux, nous priions pour moi !... je prierai pour toi.

WILERID LOCAT.

L'ECOLE LITTÉRAIRE

L'Ecole Littéraire a repris ses séances au Château Ramesay et a fait ses élections annuelles avec le résultat suivant : Président : G. Beaulieu, avocat ; Vice-président : W. Larose, avocat ; Secrétaire : E.-Z. Massicotte, avocat ; Trésorier : L.-J. Béliveau, libraire ; Président d'honneur : Louis Fréchette.

Il a été décidé que les réunions auraient lieu le lundi, maintenant, qu'il serait exigé la matière d'un volume ordinaire, manuscrit ou imprimé, des nouveaux candidats.

De nombreux ouvrages ont été soumis par MM. G. Desaulniers, W. Larose, A. de Bussièras, H. Desjardins.

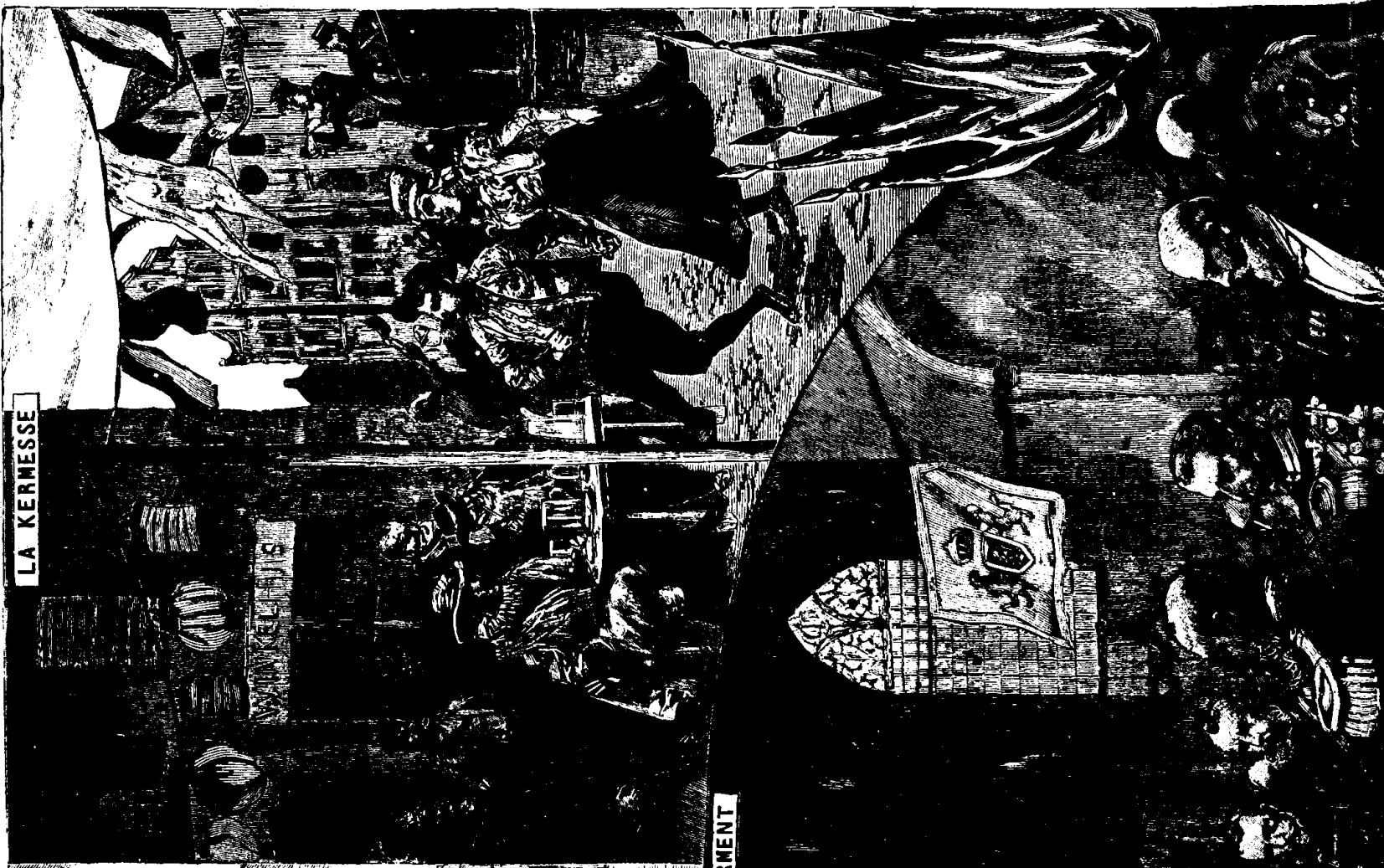
Un comité a été chargé de préparer le programme pour une soirée littéraire cet automne. Divers changements dans la constitution et dans la sphère d'action de cette société sont à l'étude.

NOS GRAVURES

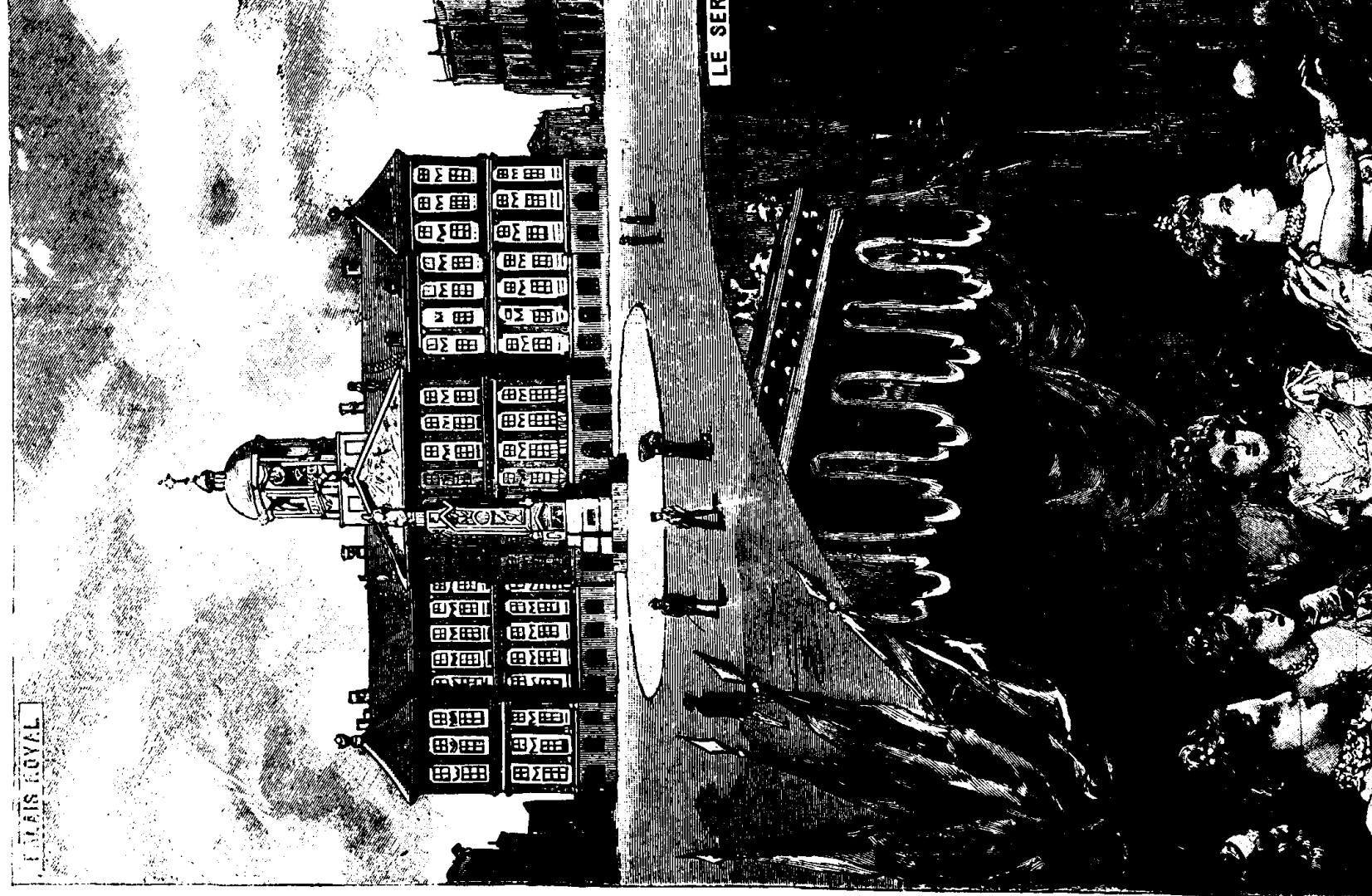
Nous donnons, en ce numéro, une gravure résumant les fêtes du couronnement de la jeune reine Wilhelmine de Hollande. Nos lecteurs se rendront compte de la solennité, par la gravure du centre de notre double page.

Une autre gravure a été faite d'après un dessin fait à Genève, au moment où l'on débarquait la malheureuse impératrice d'Autriche, frappée au cœur par le poignard de l'anarchiste Lucchesi.

Une autre de nos gravures, faites d'après une photographie que nous devons à l'obligeance de M. A. Bécharde, de Québec, nous montre une chute magnifique, quoique peu connue : la chute de la rivière Chaudière en bas (ne pas confondre).

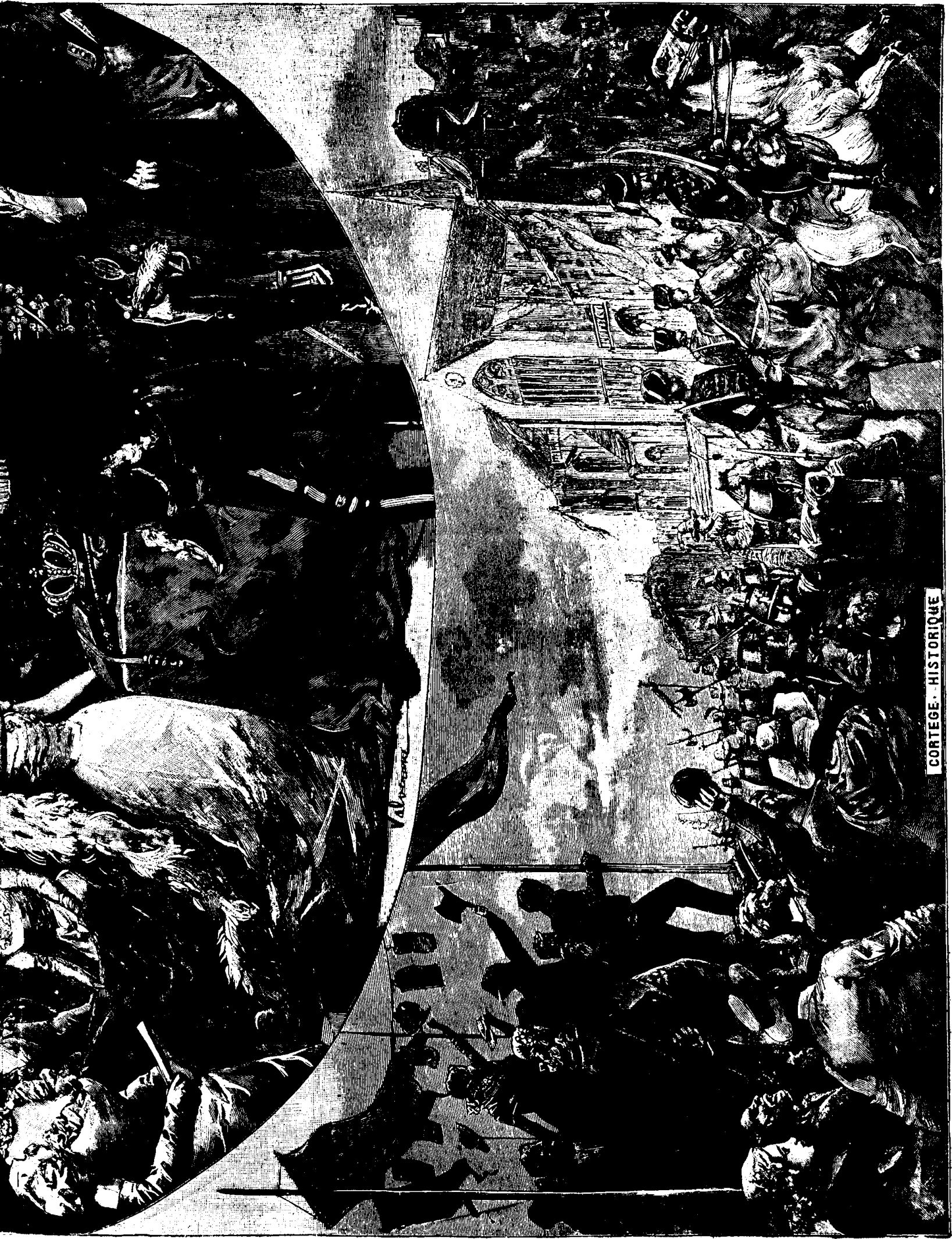


LA KERNESE



LE SERMENT

LE PALAIS ROYAL



CORTEGE HISTORIQUE

LES FÊTES DU COURONNEMENT DE LA REINE DE HOLLANDE

SURSUM CORDA !

Au Dr Lamarche, sur le trépas de son fils, mort victime de son dévouement, en soignant les malades de l'Hôtel Dieu



Photo Laprés & Lavergne

LE DR A. LAMARCHE, DÉCÉDÉ

« Ils sont aimés des dieux ceux-là qui meurent jeunes. »
XXX.

*De tout temps il nous faut pour ranimer la foi,
Des épreuves d'en haut qui nous sont une croix.
Aussi, dès le début, pour nous donner l'exemple,
Dieu sacrifia son fils, fondateur du vrai temple,
Après Lui, il surgit une sainte légion,
Qui mourut bravement pour notre religion,
Et chaque jour on voit descendre dans la tombe,
Des prêtres, des soldats — ô vaillante hécatombe ! —
Mourir pour la Patrie et mourir pour ce Dieu,
Qui fait de ces vaillants la gloire de ses Cieux,
Auprès de ces héros, au cœur plein de vaillance,
Il en est d'autres aussi, qui, de par la science,
Travaillent nuit et jour à combattre le mal
Qui décime le peuple, du trône à l'hôpital.
C'est l'humble médecin qui met toute son âme,
A guérir les humains du mal qui les enflamme.
... Voilà pourquoi, ami, victime de son cœur,
On dira de ton fils : " Mort sur le champ d'honneur ! "*

Gaston Paris

Montréal, septembre 1898.

PARABOLES ORIENTALES

I.—LA GOUTTE DE MIEL

Un homme s'enfuyait devant un rhinocéros furieux ; comme, épouvanté par les rugissements de l'animal, il courait de toutes ses forces, il tomba dans un abîme qui s'ouvrait devant lui ; mais, en tombant, il put se saisir de la branche d'un arbre qui avait poussé là, et il s'y attacha fortement. Son cœur se rassurait un peu quand, regardant au-dessous de lui, il vit deux souris, l'une blanche, l'autre noire, qui rongeaient sans cesse la racine de l'arbre, et qui était près de l'avoir tranchée. Il plongea son regard plus bas encore, et découvrit un dragon qui vomissait des flammes et qui ouvrait sa gueule formidable pour l'engloutir. Promenant avec angoisse ses yeux autour de lui, il aperçut quatre têtes de serpents qui sortaient du rocher et se dressaient vers lui. Mais voilà que, comme il relevait la tête, une goutte de miel laissée par des abeilles sur une haute branche de l'arbre vient à tomber dans sa bouche entr'ouverte. Et, ne songeant plus à tout ce qui l'entoure, au monstre qui le poursuit, au dragon qui l'attend, aux serpents qui le menacent, à la ruine imminente de l'arbre qui est son seul appui, l'insensé se livre tout entier à la jouissance de cette jouissance d'un moment.

II.—LA SAGE PRÉVOYANCE

Il y avait une cité dont les habitants avaient l'usage de prendre pour roi un homme étranger et inconnu, qui ne savait rien de leurs coutumes ; cet homme, pendant un an, faisait tout ce qu'il voulait. Au bout d'un an, quand il jouissait de tous les plaisirs et croyait régner sans fin, on le saisissait, on lui ôtait la robe royale, on le promenait nu par la ville et on l'envoyait dans une île lointaine où, sans vêtements et sans nourriture, il périssait misérablement. Une fois, l'homme qu'on avait fait roi se trouva avoir l'esprit sage, et, au lieu de se laisser aller sans réflexion, comme ses prédécesseurs, au charme de sa vie présente, il pensa beaucoup à sa destinée. A force de s'enquérir, il apprit la coutume du pays et la situation du lieu d'exil où il serait infailliblement mené. Alors, comme il était le maître absolu, il fit ouvrir ses trésors, il envoya dans l'île, par des serviteurs fidèles, tout ce qu'ils contenaient de plus précieux. Et ainsi quand, à son tour, il fut conduit nu dans l'île, au lieu d'y mourir de faim et de misère comme avaient fait les autres, il jouit, grâce à sa sagesse et aux provisions qu'il avait accumulées, d'une vie aisée que ne troublait plus la crainte de l'avenir.

III.—L'HOMME ET L'OISELET

Un homme prit un jour un petit oiseau, dont le chant délicieux l'avait séduit.

—Que feras-tu de moi ? lui l'oiseau. Je ne chanterai pas en cage, et je suis trop petit pour que tu me manges. Rends-moi la liberté, et je te donnerai trois avis qui te seront infiniment précieux.

—Donne-les-moi, dit l'homme, et je te lâcherai.

—Voici le premier : " Ne cherche pas à t'emparer de ce que tu ne peux atteindre. " Voici le second : " Ne regrette pas ce que tu ne peux recouvrer. " Voici le troisième : " Ne crois pas ce qui n'est pas croyable. "

L'homme le lâcha, tout en murmurant que ces avis ne lui apprenaient rien qu'il ne sût déjà.

—Aussi, dit l'oiseau, as-tu eu bien tort de me lâcher, car j'ai dans le corps une perle grosse comme un œuf, qui t'aurait enrichi à jamais.

L'homme, furieux, essaya de reprendre l'oiseau par tous les moyens possibles, mais celui-ci lui échappa facilement et, quand il le vit lassé, lui dit :

—Tu vois que tu avais besoin de mon premier avis. Tu ne peux m'atteindre ; ne cherche pas à t'emparer de moi.

L'homme s'assit au pied de l'arbre où était l'oiseau et se mit, dans son désespoir, à pleurer et à s'arracher les cheveux.

—Tu vois que mon second avis ne t'était pas inutile, dit l'oiseau ; tu te tourmentes vainement en regrettant ce que tu ne peux recouvrer. Quant au troisième, si tu l'avais compris, tu te serais épargné tant de fatigue et de chagrin : comment puis-je avoir dans le corps une perle grosse comme un œuf, moi qui, tout entier, ne suis pas si gros ?

Ayant ainsi parlé, il s'envola, laissant l'homme tout confus.

GASTON PARIS.

CONSEILS AUX JEUNES FILLES

Je voudrais vous mettre en garde, mes chères jeunes lectrices, contre un penchant féminin dont on ne saurait trop réprimer la tendance à dégénérer en habitude : c'est de la curiosité qu'il s'agit.

Combien de jeunes filles enfreignent les ordres maternels, dès que leur curiosité est en jeu ! Elles sauront se commander s'il faut refréner tout autre défaut voire même la coquetterie, innée chez la femme de tout âge ; mais quand il est question d'apprendre quelque chose qu'on vous cache, bernique ! il n'y a plus personne, et les beaux avis et les remontrances de maman sont vite oubliés.

C'est là pourtant, mes chères enfants, que vous devez essayer de triompher de votre penchant naturel, car la curiosité est certainement votre pire ennemie.

Par elle, vous faussez votre jugement, vous entrez

par la mauvaise porte dans un monde rempli d'embûches, et vos pas incertains sur ce terrain semé de chausse-trapes peuvent fort bien se terminer par une chute.

Croyez-vous que c'est pour le plaisir de vous cacher quelque chose qu'on vous interdit certaines lectures, qu'on éloigne de vos yeux des spectacles dont vous n'êtes pas aptes à démêler le bon ou le mauvais côté et qui soulèvent des thèses sociales ou philosophiques hors de la portée du jugement d'une enfant sans expérience ?

Vous imaginez-vous que c'est à plaisir encore qu'on ne vous met pas au courant de tout ce qui préoccupe vos parents ?

Lorsque votre mère répond à une question : " Cela ne te regarde pas encore ", ou bien : " Tu es trop jeune pour comprendre cela ", ne vous mettez pas dans la tête qu'elle veut seulement se débarrasser de vous ; qu'elle recule devant une explication trop longue, ou qu'elle entend vous interdire, d'une façon générale, toute immixtion dans les affaires de la maison.

Non, mille fois non, tel n'est pas, en général du moins, l'objectif d'une mère ; mais elle est prévoyante, remplie de sollicitude, et tout ce qui pourrait troubler votre conscience, faire naître dans votre imagination des images mauvaises ou créer à votre esprit des préoccupations trop fortes pour votre raison, à laquelle manque une maturité bien vite acquise, croyez-le, elle s'efforce de l'éloigner de vos yeux.

Croyez-vous que tant de soins, tant de précautions, tant de dévouement méritent le jugement que votre curiosité déçue vous pousse à porter contre elle ?

Un moment de réflexion doit suffire pour vous faire mesurer ce qu'il y a d'ingratitude dans votre manière d'être, et si vous voulez vous donner la peine de raisonner, vous reconnaîtrez que votre intérêt bien compris commande qu'on vous laisse ignorer bien des choses.

Hélas ! mes chères amies, la vie telle que l'a faite notre civilisation passablement décadente, contient bien des hideurs que vous ne connaîtrez que trop tôt.

Il serait pénible de laisser germer l'indignation et le mépris dans une âme novice, et ce sont pourtant les seuls sentiments qui naîtraient chez vous, j'en suis certaine, si l'on faisait tomber tout à coup les barrières au moyen desquelles on dérobe à vos yeux innocents les vices, les lâchetés et les grossièretés dont le voisinage écœurant vous sera trop tôt imposé.

JEANNE DE MONTANAY.

DE L'HYGIÈNE DANS LES DEMEURES

Une demeure propre et saine contribue largement au bonheur de ses habitants ; et pour la conserver ainsi demande une vigilance constante de la part de la maîtresse du logis. Il est une chose consolante : que le pauvre comme le riche peut s'assurer ce bien-être qui naît de l'ordre et de la propreté.

Souvent chez le riche on laisse aux servantes le soin de bien des choses, que ces personnes, peu ou point intéressées d'ailleurs, négligent tout-à-fait, on ne font qu'à moitié. — Tous les toniques du monde ne valent pas une abondance d'air et de soleil.

Une très mauvaise habitude chez nous, c'est de faire les lits, dès le lever. On ne devrait jamais faire les lits, avant d'avoir parfaitement aéré draps, couvertures, etc, (deux heures ne sont pas trop). Ainsi on peut placer une chaise à une certaine distance du pied du lit et relevant chaque couverture, l'étendre par-dessus la chaise ; alors il y aura un courant d'air frais qui passera en dessous et se renouvelant, chassera l'air vicié.

Inutile d'ajouter que les fenêtres doivent être ouvertes, pendant ces temps, l'hiver comme l'été. De plus, deux fois la semaine, on devrait secouer les draps et couvertures, et si possible les laisser au dehors, secouant souvent aussi et retournant les matelas. Les autorités médicales s'accordent à dire que nombre de cas de consommation et de rhumatisme ont leur origine dans des lits, le dirais-je ? malpropre

TOILETTES POUR ENFANTS



1. Costume avec parties veste pour jeunes filles de 12 à 14 ans. 2. Manteau à pèlerine pour petites filles de 2 à 4 ans. 3. Pardessus pour garçons de 8 à 10 ans. 4. Costume habillé, culotte, veste et gilet-blouse, pour petit garçon de 3 à 5 ans.

souvent ou mal entretenus. — On devrait aussi apporter plus de soin dans la propreté des sous-vêtements, ne couchant jamais dans ceux portés le jour ; ce qui n'exige pas tant de blanchissage après tout, puisque deux changes suffisent au besoin, pour la semaine, et combien on y gagnerait en confort et en santé.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur la nécessité de bien aérer et d'enseiler toutes les chambres dans lesquelles nous vivons.

Les caves sont affreusement négligées, chez la plupart, quoique demandant une propreté absolue ; qu'y a-t-il d'étrange alors que tant de maladies plus ou moins graves nous assiègent constamment.

Plus de soin dans ces détails si importants et trop souvent négligés, contribuerait grandement à apporter la salubrité et le contentement dans la demeure d'un chacun. — HYGIÈNE.

TOILETTES POUR ENFANTS

No 1.—En diagonale bleu foncé, garnie de soutache noire. Devant de blouse et col de lainage rouge clair. Ceinture de cuir jaune. La robe agrafe dans le dos. On posera le dessus derrière de chaque côté en deux plis de 2 pouces, après avoir ajouté 8 pouces pour la largeur et froncé plusieurs fois à la taille. Empiècement de 4½ pouces orné de trois rangs de soutache. Devant d'après le dessin recouvert d'étoffe rouge de 35 pouces arrangé en 7 plis de 1½ pouce chacun. Jabot fait d'une bande plissée de 92 pouces sur 2½ pouces de haut. Col droit drapé avec ruche divisée sur 2 pouces. Parties-veste, en étoffe prise double sur toile, montées dans les coutures de côté. Garnir de galons de 1½ pouce posés à intervalles de 1½ pouce, se terminant par des bouclettes et des olives. Bouffant de manche avec garniture de 7½ sur 20 pouces. Jupe doublée de 31 pouces de haut et 104 pouces de tour, garnie de trois rangs de galons au-dessus de l'ourlet. Ceinture de cuir, passée dans des barrettes.

No 2.—Le petit manteau de lainage épais, mélangé gris et blanc, avec garniture de tresse brune de 3 lignes est fait d'après le croquis étalé des parties de patron sur l'étoffe. Etoffe prise double jusqu'à la ligne de garniture, pour le revers, piqué deux fois et replié le long de la ligne de brisure. Sous-patte à boutonnière, à coudre sur la ligne fine, d'après les indications écrites. Partie robe avec ourlet sur 3½ pouces froncé et adapté au bord du corsage d'après les lignes sous un biais d'étoffe. Biais au bord supérieur de la pèlerine ourlet sur 1 pouce et couturée autour de l'encolure, selon la ligne fine et jusqu'à X.

Ceinture sur 2 pouces.

No 3.—En drap marron doublé d'extrafort. Col rabattu, doublé de bougran et d'étoffe et recouvert de velours brun foncé. Dos sac à couture de côté et d'épaules piquées en croisant dessus. Revers de manche sur 3 pouces, repliés et coupés en même temps que la manche.

No 4.—En velours côtelé bleu foncé, avec gilet et col en soie des Indes blanc ivoire. Prendre le pantalon de 20 sur 16 pouces, doublé, froncé légèrement dans une jarretière de 6 lignes de haut et 12 pouces de tour, en velours doublé fermé par une boucle. Doubler les bords devant de la veste, de 29 pouces de long derrière, 17 devant et 29 pouces d'ampleur. Doubler les bords, sur 3½ pouces de bougran et d'étoffe pour les revers. Doubler d'extra-fort bleu.

Manchette doublée de raide sur 5 pouces. Ceinture sur 2½ pouces, avec boucle. Gilet blouse, doublé, de 29 pouces avec coulisse et élastique. Sur le milieu, plis en étoffe prise double, mousseline à l'intérieur et sous-patte à bouton et boutonnières. Boutons décoratifs. Col arrondi sur 3½ pouces, doublé de raide et orné d'un volant.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

A Wall Street Romance tient l'affiche, cette semaine, au Théâtre Français. De toutes les œuvres de M. W.-A. Tremoyne, cette production est certainement la plus belle et la plus remarquable. Comme c'est la première fois que cette œuvre est représentée dans le pays, on peut être assuré qu'elle aura un succès retentissant. Outre la pièce, nous aurons l'occasion d'entendre Mlle Wilma, la charmante actrice anglaise, qui a fait tant d'admirateurs à New-York.

Le programme du vaudeville est peut-être le plus beau, le mieux choisi et le plus varié que nous avons encore eu cette année. Bref, cette semaine promet d'être très brillante au Théâtre Français.

PARC SOHMER

Le programme du Parc Sohmer, pour le dimanche, est des plus variés. Il y a de tout : Musique, chant, acrobates, danses, comédiens grotesques, jongleurs, etc., etc. C'est un programme nouveau en son genre qui plaît beaucoup aux habitués de ce lieu d'amusement populaire. Il y a représentations à 3 et 8 heures.

Les jaloux voudraient que le public n'eût qu'un œil pour le lui crever.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de SEPTEMBRE qui a eu lieu samedi, le 1 octobre a donné le résultat suivant :

1 ^{er} PRIX	No	16,321....	\$50.00
2 ^e	No	27,102....	25 00
3 ^e	No	35,764....	15.00
4 ^e	No	245....	10 00
5 ^e	No	18,537....	5 00
6 ^e	No	29....	4 00
7 ^e	No.	7,156....	3 00
8 ^e	No	391....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

143	8,513	16,914	22,547	30,021	33,175
734	9,827	17,231	23,091	30,173	33,263
1,281	9,912	18,449	23,253	30,329	33,427
1,532	10,241	19,104	23,519	30,541	33,710
1,910	11,757	20,040	23,851	30,768	34,317
2,123	11,912	20,242	24,182	30,923	34,712
2,719	12,243	20,563	24,403	31,042	34,921
3,042	12,455	20,915	24,737	31,235	35,163
3,201	12,804	21,108	25,271	31,412	36,529
4,191	13,172	21,314	26,532	31,729	37,230
4,325	13,590	21,433	27,015	32,016	37,468
4,617	14,231	21,682	28,324	32,172	38,121
5,123	14,364	21,915	29,141	32,520	39,312
6,206	14 782	22,128	29,454	32,718	39,774
7,431	15,123				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de SEPTEMBRE sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

En amour, les grands malheurs et les grands bonheurs ont pour cause des nuances de sentiment.

On n'aime jamais comme l'on est aimé, aussi l'art d'être heureux en amour consiste-t-il à tout donner sans rien demander. C'est le mot admirable de Philinte à Wilhem, dans Goëthe : " Si je t'aime, est-ce que cela te regarde ?... "

L'ORPHELINE

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

II

Mme Guéthary, veuve d'un ancien magistrat de la cour de Bordeaux, était venue, depuis la mort de celui-ci, se fixer à Arcachon avec sa sœur, Mlle Sophie d'Izor, plus âgée de quelques années.

Les deux vieilles femmes n'étaient point riches. Elles mirent en commun ce qu'elles possédaient; les quelque dix mille francs qui formaient la fortune de Mlle Sophie; les économies et la modeste retraite du conseiller qui constituait l'avoir de Mme Guéthary.

Elles achetèrent la petite villa d'Arcachon, avec le morceau de jardin qui l'entourait, et placèrent le reste de leurs capitaux en viager, car, étant seules au monde, elles savaient ne léser personne en agissant ainsi.

Elles dépensaient peu, d'ailleurs. Leurs toilettes étaient simples et leur table était frugale. Elles trouvaient encore moyen de prélever chaque année une réserve de quelques centaines de francs sur leur budget. Mlle Sophie amassait soigneusement sa part en quelque tiroir secret dont elle gardait toujours la clef. Celui de Mme Guéthary fermait moins bien, sans doute, car son épargne s'égrenait petit à petit, tout le long de l'année, dans les tristes logis des pauvres, dans la bourse des quêteuses ou dans la main du curé de la paroisse, surchargé d'œuvres trop lourdes pour son maigre casuel.

Les noms de baptême trop significatifs reçoivent souvent, dans leur application, les démentis les plus énergiques; mais la mère des demoiselles d'Izor, en nommant l'aînée Sophie et la cadette Angélique, avait été vraiment douée de divination.

Jamais noms n'avaient été plus justement portés que ceux-là.

Mlle Sophie, que la femme de chambre Méline appelait, sans aucune réminiscence historique "la Grande Mademoiselle," avait toujours été sérieuse, pondérée, économe... un tantinet égoïste, ajoutaient les mauvaises langues... Mais qui peut se vanter d'être parfait ici-bas? ...

D'aucuns assuraient que Mme Guéthary l'était absolument.

Elle, du moins, ne le croyait pas, et pensant, dans son humilité, avoir des travers innombrables à se faire pardonner, usait envers tous de la plus extrême indulgence. Si elle se montrait impitoyable envers elle-même, envers le prochain, si coupable qu'il fût, elle demeurait miséricordieusement bonne.

Combien de pauvres âmes froissées elle avait ainsi relevées, que la sévérité rigoureuse de l'inflexible Mlle Sophie eût rebutées à jamais.

Chacune d'elles s'était choisie une domestique selon ses goûts.

Julie Bresnay, celle de Mlle d'Izor, était aussi grande que sa maîtresse, moins anguleuse, mais presque aussi imposante.

Mélanie Lescar, celle de Mme Guéthary, une petite Béarnaise mince et brune, aux yeux doux, un peu timides, pleins de rayons affectueux et compatissants.

Lorsque les deux dames s'étaient réunies, elles avaient mis leur personnel en commun, de même que leur fortune. A la majestueuse Julie, qui avait des talents de cordon-bleu, était échue la cuisine; à la douce petite Mélanie, le service des chambres. Toutes deux, auprès de leur maîtresses depuis de longues années, leur étaient sincèrement dévouées.

Dans la villa, il y avait deux camps bien tranchés: la Grande Mademoiselle et Julie formaient celui de la raison; Mme Guéthary et Mélanie, celui du sentiment.

.....
La vieille dame, un doigt sur les lèvres, supplia du regard sa sœur de ne pas troubler le sommeil de l'enfant épuisée.

—Au moins, grommela Mlle Sophie, en l'entraînant vers le fond de l'appartement, viens te chauffer, puisque tu n'as plus de lit pour y dormir. Si cela a du bon sens, à ton âge, de se lancer dans des aventures pareilles! ...

Aux côtés de la cheminée où flambait un beau feu, bien clair, il y avait deux confortables fauteuils. Dans l'un d'eux, d'autorité, la Grande Mademoiselle installa sa sœur avec un oreiller sous la tête, un tabouret sous les pieds, puis s'assit tranquillement en face d'elle.

—Je te remercie, ma bonne Sophie, d'avoir songé à faire entretenir le feu, dit Mme Guéthary, en étendant au-devant de la flamme ses

maines fluettes un peu engourdis par le froid de la nuit. Cette chaleur me fait un bien infini.

—C'est miracle que tu n'aies pas pris de mal à courir dans la brume comme une écervelée. Tu n'as même pas dîné ce soir... Julie était furieuse... La voilà qui t'apporte un potage.

Mme Guéthary ébaucha un faible geste de refus.

—Ah! par exemple! ... Tu vas le prendre tout de suite.

—Il est chaud à point, observa Julie, et Madame ferait bien de le boire sans tarder.

Entre l'irritation naissante de Mlle Sophie et la dignité froide de Julie, les résistances de la vieille dame furent bien vite étouffées. Elle accepta avec résignation le consommé qui était, d'ailleurs, excellent.

—Vous ne vous êtes donc pas couchée, Julie? fit-elle d'un ton reconnaissant en replaçant la tasse de porcelaine dans sa soucoupe.

La cuisinière coula un regard mécontent vers le lit où reposait Florence.

—La maison est sens dessus ce soir, bougonna-t-elle. Mélanie, qui s'inquiète de tout, était tourmentée de Madame, de l'enfant, des gens du chalet, là-bas. Quand elle n'était pas ici à surveiller le feu, ou sur la route à vous guetter, elle s'agitait comme une âme en peine dans ma cuisine. Si l'on croit que ces choses-là donnent envie de dormir.

—Mais maintenant vous pouvez monter dans votre chambre.

Julie eut un rire ironique.

—Il y a là-haut une pensionnaire tout comme ici. Mélanie a donné son lit à cette petite sotte de l'autre chalet qui a peur d'y retourner seule, et cela me ferait quelque chose d'être tranquille entre mes draps, tandis que Mélanie se romprait, les os sur une chaise... Et puis, il y a du lait sur le feu... parce que j'ai pensé que si la petite fille venait à se réveiller...

—Ma bonne Julie! ...

—Dame! ... quoiqu'on ne s'affole pas comme Mad... je veux dire, comme Mélanie, on a tout de même un cœur. Et cette pauvre petite n'a rien dans l'estomac depuis ce matin, m'a dit sa bonne qui, elle aussi, mourait de faim, car elles avaient oublié de déjeuner, et qui a mangé! ... Dites, vous, si elle a bien mangé? ...

Ces derniers mots s'adressaient à la femme de chambre qui, hésitante, timide, jetait par l'entre-bâillement de la porte un regard curieux et attendri.

Encouragée par un sourire et un geste d'appel de sa maîtresse, elle entra sur la pointe des pieds.

—Oui, fit-elle d'une voix discrète, la pauvre créature a dévoré comme un affamé. A présent que la voilà rassasiée, elle dort. Et je venais... oh! Madame! je voudrais tant voir la petite fille.

Mme Guéthary se souleva sur son fauteuil, mais une énergique pression des doigts de Mlle Sophie la contraignit à se rasseoir.

—Reste donc tranquille. Tu t'es bien assez démenée tout ce soir. Venez, et faites doucement, Mélanie.

La Grande Mademoiselle, avec des précautions infinies, glissa plutôt qu'elle ne marcha vers le lit.

De ses doigts en éventail, elle faisait écran à la bougie qu'elle portait, afin que la lueur trop vive ne réveillât pas l'enfant. Derrière Mélanie, la majestueuse Julie s'avavançait, elle aussi, emportée par une invincible attraction.

Devant Florence endormie, sa joue blanche appuyée sur son bras replié dans l'échevellement de ses beaux cheveux sombres, la femme de chambre joignit les mains d'admiration.

—Mon Dieu! qu'elle est jolie! qu'elle est mignonne! ... Est-ce que, vraiment, elle n'a plus personne au monde, la pauvre? ...

Julie la poussa du coude, et haussant les épaules:

—Cette bêtise! souffla-t-elle. Elle a nous, parguienne!

Mlle Sophie, elle-même, avait peine à détacher son regard du pâle et fin visage de l'enfant.

Tout à coup, éveillée soit par le murmure des voix, soit par la confuse clarté qui tombait sur elle, la petite fille s'agita, étendit la main comme pour en chercher une autre qui, d'ordinaire, attendait sa sienne au réveil; puis elle entr'ouvrit ses yeux encore ensommeillés et balbutia:

—Maman!

Déjà le bras caressant de Mme Guéthary, accourue à son premier mouvement, s'enroulait autour de son cou. Sur la joue ridée, s'appuya la tête brune, et des mots d'une douceur vraiment maternelle bercèrent l'instinctive inquiétude de l'orpheline.

Julie, qui s'était éclipsée, reparut avec un grand bol de lait tiède et parfumé qu'elle tendit à la vieille dame.

—Faites-lui boire cela, Madame, dit-elle tout bas. Elle dormira mieux après. Son estomac sera apaisé. Et j'ai mis une bonne cuillerée d'eau de fleurs d'oranger dans le lait, pour lui calmer les nerfs.

Quand la main de Mme Guéthary approcha le bol des lèvres de l'enfant, elles s'y collèrent avec une inconsciente avidité. A mesure que Florence absorbait la boisson chaude et calmante, un secret bien-être l'envahissait. Après la dernière gorgée, une goutte de lait tremblant encore au coin de sa bouche faiblement rosée, elle retomba sur l'oreiller, rendormie.

Les deux sœurs reprirent silencieusement leur place auprès du feu. Mlle Sophie semblait agitée et de mauvaise humeur. Était-ce à sa cadette, à l'enfant inconnue ou à elle-même qu'elle en voulait, on n'eût su le dire.

Au bout d'un instant, elle mit la main sur le bras de sa sœur toujours silencieuse, comme absorbée.

—Est-ce que tu comptes, Angélique, garder ici, avec toi, cette petite étrangère dont la présence va bouleverser toutes nos habitudes ?

Mme Guéthary rougit et balbutia :

—Je le voudrais, oui, je dois te l'avouer, ma bonne Sophie... mais je ne sais encore si c'est un projet réalisable. J'ignore les dernières volontés de la morte. C'est sœur Saint-Paul qui sait.—Elle nous dira....

—Je croyais que Mme Dally n'avait aucune parente....

—Ici, non. Mais j'ai cru comprendre qu'au loin....

—En tout cas, si elle en avait, l'abandon dans lequel ils l'ont laissée les rend peu dignes de confiance ; et je ne suppose pas que ce soit à eux que la pauvre mère ait légué sa fille.

—Nous ne pouvons rien présumer, reprit Mme Guéthary avec effort. Mais si l'enfant était réellement seule au monde, — si tu savais, Sophie, combien elle est attachante ! — ne voudrais-tu, ne consentirais-tu pas ?....

La Grande Mademoiselle prit un air de condescendance.

—Ai-je l'habitude de m'opposer à tes folies de charité ?.... Car enfin, en l'espèce, cette adoption serait une vraie folie. Introduire dans la vie de deux vieilles femmes, pas riches, une orpheline absolument déshéritée.

—Je ferai des économies.

Mlle d'Izor ne put retenir un éclat de rire ironique.

—Des économies, toi !.... Ma pauvre sœur, tu feras des économies le jour où il n'y aura plus de sinistres sur la côte à Archachon, plus d'infirmités à soigner ou de nouveau-nés à vêtir ; le jour où il ne passera plus de bohémiens déguenillés devant la porte et où notre saint homme de curé sera devenu millionnaire.... Des économies !

Elle riait de son rire de crécelle, à grand-peine contenu.

Mme Guéthary baissa la tête, un peu humiliée par ces dures vérités auxquelles elle n'avait pas songé.

—Des économies !.... Sur quoi en ferais-tu ?.... Sur ta toilette ?.... Tu portes des années les mêmes robes. Sur ta table ?.... Tu manges comme un cénobite. C'est-à-dire que ton enfant d'adoption et toi, vous seriez vite sur la paille si....

—Si ?....

—Si ce vieux bougon de Sophie d'Izor n'était pas là, parbleu ! avec sa tirelire. Dame ! Je n'ai pas éparpillé mon épargne à tous les vents, moi....

Mme Guéthary s'était levée d'un élan.

—Oh ! Sophie, s'écria-t-elle, suffoquée d'émotion.

La Grande Mademoiselle la repoussa doucement vers son fauteuil.

—Là, là.... calme-toi, tu vas la réveiller, ta petite.... ta petite ? Comment l'appelles-tu ?

—Florence, un bien joli nom. Et sa mère disait "Flor", ce qui est plus doux encore.

—Enfant ! ton cœur aura toujours vingt ans. Allons, repose-toi, maintenant, car ton corps qui a vieilli, lui, doit demander grâce après une journée comme celle-ci. Dors tranquille. La fillette est aussi calme qu'un ange.

Le silence se refit, complet, dans la grande chambre.

Peu à peu, la tête de Mme Guéthary, appuyée aux coussins du fauteuil, s'alourdit. Ses yeux se fermèrent.

Mlle Sophie, les mains croisées sur ses genoux, regardait danser les flammes du foyer.

Elle resta ainsi, tout le reste de la nuit. Sa haute taille semblait de celles qu'aucune fatigue ne saurait faire ployer. Un peu avant l'aube, l'enfant sans s'éveiller, changea de position ; la couverture qui la recouvrait glissa sur le tapis.

La vieille fille, à pas de loup, alla la relever et l'enroula de nouveau autour de Florence qu'elle contempla longuement.

Sous les ondes des boucles brunes, éparses sur l'oreiller, le pâle petit visage aux yeux fermés avait une expression souffrante et inquiète. On sentait que, même dans le sommeil qui avait triomphé des sens de l'enfant, les douleurs de son âme veillaient.

Florence Dally rêvait à sa mère morte. Et de ses paupières gonflées, à travers la frange de ses longs cils, une grosse larme s'échappa qui, de sa joue, roula sur la fine toile blanche.

Mlle Sophie vit cette larme et en fut bouleversée.

D'un coup d'œil rapide, elle s'assura que sa sœur ne la voyait point, car devant elle, elle eût rougi de sa faiblesse. Mme Guéthary sommeillait toujours.

Alors, retenant son souffle, la Grande Mademoiselle se courba et ses lèvres effleurèrent le front moite de l'orpheline.

Florence dormit très tard dans la matinée. Le jour s'était levé

brumeux ; on avait laissé fermés les persiennes et les rideaux des fenêtres ; de plus, l'enfant était épuisée.

Dix heures sonnèrent avant qu'elle se fût éveillée.

Cela avait permis à Mlle d'Izor et à Mme Guéthary de préparer bien des choses.

On avait fait porter du chalet le petit lit de Florence qu'on devait monter, le soir, dans la chambre de la vieille dame.

Mélanie était allée quérir en ville une ouvrière qu'on avait installée dans la lingerie avec plusieurs pièces d'étoffes noires, une robe et un manteau à Florence pour modèles.

Julie confectionnait, en vue du réveil de l'enfant, un chocolat mousseux, à la crème, comme elle seule savait le faire ; et comme il fallait toujours qu'elle grondât après quelque chose ou quelqu'un, elle gourmandait la petite bonne de Mme Dally affolée, près du fourneau, sur une chaise, les yeux gonflés et ses joues rougeaudes luisantes de larmes énergiquement essuyées.

—Allez-vous donc, petite sottise, pleurer ainsi toute la journée ! Cela ne ressuscitera pas la pauvre dame. Et il vaudrait mieux prendre une figure moins triste, afin de donner courage à l'enfant. Car c'est elle qui est à plaindre. La mère, au moins, a cessé de souffrir.... Voyons, essuyez vos yeux une bonne fois....

La jeune fille, au lieu de suivre le conseil de Julie, repartit à pleurer de plus belle.

—Pauvre mam'zelle Flor, qu'est-ce qu'elle va devenir ?....

La cuisinière se planta devant elle, les poings sur les hanches.

—Croyez-vous qu'on va la laisser sur le pavé ?.... Si Madame l'a portée ici dans ses bras, tout comme si ç'avait été sa petite-fille, c'est pour la garder, bien sûr. On voit que vous ne connaissez pas Madame.... et Mademoiselle.

Marianne se moucha bruyamment et frota encore une fois ses joues écarlates.

—Bon pour mam'zelle Florence ; mais moi, me v'là sans place. Madame n'était pas riche, loin de là, pourtant elle payait bien régulièrement mes gages. Tenez, cette pièce de 20 francs elle me l'a donnée hier, dès qu'elle s'est sentie partir. Et le mois n'était pas fini. Et c'était le seul argent de son tiroir.... Oh ! je perds là une bonne place !

A cette pensée, les larmes de la paysanne recommencèrent à couler, d'autant plus sincères qu'elle pleurait sur elle, maintenant, plus encore que sur le malheur de Florence.

—Quoi ! fit Julie saisie, votre dame en était à ce point-là de pauvreté !.... La détresse, quoi !....

Marianne hocha la tête d'un air entendu.

—C'est bien souvent qu'elle était gênée. Quand je suis entrée à son service, elle avait encore beaucoup de bijoux, des beaux en or, très lourds. Il n'en reste plus un seul à la maison. Un à un elle les a vendus. En dernier lieu, elle avait écrit à Paris, au gouvernement, je crois, pour une pension, un secours.... j'ai vu la lettre. — La réponse n'arrivait pas, et Madame se tourmentait beaucoup. C'est peut-être de ça qu'elle est morte. Il ne lui fallait ni émotions, ni tracasseries, disait le médecin.

—Pauvre dame !.... Si malheureuse et si fière !.... Qui aurait pu soupçonner. Ah ! mon Dieu ! mon chocolat qui s'en va sur le feu. Vous me faites perdre la tête avec vos histoires. Au lieu de tant bavarder, vous feriez mieux de vous rendre utile. J'entends pleurer là-haut. La petite demoiselle est éveillée. Allez donc aider Madame à la consoler, en attendant que je lui porte son déjeuner.

Florence, assise sur son lit, se désolait, en révolte contre tout ce qui l'entourait.

Elle réclamait sa mère et demandait pourquoi on l'avait emportée, elle, dans une autre maison. Elle avait peur de Mlle Sophie, repoussait la douce Mélanie, et regardait Mme Guéthary avec une sorte de rancune inavouée.

Quand Marianne entra, elle bondit vers elle.

—Enmène-moi près de maman.

La jeune paysanne, interdite, ne savait comment résister à l'impulsion de la petite fille.

—Mam'zelle Florence, petite Flor.... vous êtes si bien ici où il fait chaud, où il ne fait pas noir.... avec les bonnes dames.

—Je ne serai jamais bien là où je ne verrai pas maman. Marianne je t'en supplie, emmène-moi vers elle. Les dames ne sont pas bonnes, puisqu'elles refusent de me laisser retourner là-bas. Je veux y aller..

Marianne, tu entends, je veux....

Sa voix s'enrouait ; elle frappait du pied, secouée par une colère qu'exaspéraient les obstacles qu'elle sentait autour de sa volonté d'enfant absolue et obstinée.

Tout à coup, elle se tourna vers Mme Guéthary.

—Vous m'aviez dit, en me demandant de vous aimer, que vous me laisseriez avec maman tant que je voudrais, fit-elle, d'un ton d'amer reproche.

—Mon enfant, dit doucement la vieille dame, vous vous étiez endormie dans mes bras. Je vous ai transportée ici et étendue sur mon lit. Puis, ma sœur et moi, nous vous avons veillée afin que vous

n'avez point peur. Florence baissa la tête, son bon petit cœur déjà touché par cette indulgente et tendre compassion.

—Si vous êtes raisonnable, ma petite Flor, — et vous l'avez promis à votre chère maman, — si vous consentez à vous laisser soigner, à manger pour prendre des forces, eh bien . . .

—Eh bien ? . . . répéta Flor haletante.

—Je vous conduirai encore embrasser votre bien-aimée morte . . . ma pauvre petite chérie, une dernière fois . . . mais promettez de vous calmer.

Docile, elle prit la main de la vieille dame.

—Je ferai ce que vous voudrez. Je vous obéirai. Je mangerai. Je ne pleurerai plus . . . Mais vous permettrez que je retourne . . .

—Je vous emmènerai moi-même.

Julie entra avec le chocolat fumant, et un petit pain doré, à côté de la tasse, sur le plateau.

Florence, refoulant ses larmes, se laissa asseoir près d'un guéridon sur lequel on avait disposé son déjeuner. Elle avait promis de manger. Elle mangea. Mlle Sophie découpait le pain mollet en tranches minces et les lui passait une à une, avec un sourire engageant qui adoucissait singulièrement ses traits irréguliers.

Les doigts fins de la bonne Angélique lissaient avec une douceur de caresse les rebelles boucles brunes. Mélanie, agenouillée, lançait aux pieds de Flor, non ses chaussures de la veille, mais des chaussures de maison, en feutre chaud et souple.

Ces soins délicats, silencieux et comme recueillis, la tiède atmosphère de la chambre aux claires tentures, aux meubles simples, amenèrent une détente dans la douloureuse surexcitation de l'enfant.

Elle se calma par degrés. Elle avait repris confiance en Mme Guéthary, et elle attendait, patiente, l'exécution de sa promesse.

Dans l'après-midi, vers deux heures, la vieille dame, tout habillée elle-même, lui apporta son manteau, son chapeau.

—Venez, lui dit-elle, ma petite chérie.

Sans demander d'explications, Florence la suivit, la tenant par la main, et, cette fois, ne chercha pas à lui échapper, pour courir avant elle au chalet.

Elle monta posément l'escalier, assourdissant d'elle-même ses pas légers.

La lueur des cierges glissait par la porte jusqu'au palier qu'emplissaient le vague parfum des violettes, celui des roses coupées dans la serre, mêlés à l'odeur plus pénétrante du tymol répandu.

A deux pas du lit, Florence s'agenouilla. Elle avait faiblement souri à la sœur Saint-Paul en oraison auprès de la fenêtre. Elle ne pleurerait pas. Ses mains se joignirent, et elle aussi, se mit à prier.

Priaient-elle pour sa mère, ou était-ce sa mère qu'elle invoquait ?

Empreints d'une ardente supplication, ses yeux demeuraient rivés au visage de la morte qui était plus calme, plus blanc et plus beau que jamais.

Florence ne sut pas le temps qu'elle resta ainsi ; mais lorsqu'une demi-heure se fut écoulée, Mme Guéthary, la relevant doucement, la serra sur son cœur.

—Ma chérie !

L'enfant comprit. Elle ne résista pas. Seulement elle dit, très bas, en serrant de ses petits doigts, bien fort, la main de la vieille dame :

—Oh ! laissez-moi l'embrasser ! . . .

Ses yeux brûlants implorèrent plus encore que sa voix brisée.

Mme Guéthary la souleva dans ses bras, et la pencha vers le pâle visage à jamais immobile.

Flor eut un élan passionné de tout son être vers la belle morte qu'elle avait tant chérie, qui, jusqu'alors, avait été l'unique tendresse de son cœur et dont elle croyait sentir encore sur son front et ses joues les caresses. Un froid de marbre transit ses lèvres ; et sous ses baisers éperdus la statue de glace ne se ranima pas.

Un faible soupir souleva la poitrine oppressée de la pauvrete.

A petits pas, sans oser se retourner, elle s'éloigna, la main toujours serrée dans celle de Mme Guéthary.

Soudain, comme elle franchissait le seuil de la chambre, un gémissement, faible comme un cri d'oiseau blessé, lui échappa ; ses jambes plièrent, sa bouche se décolora, et elle tomba, lourde, sur le parquet.

—Donne-moi cette pauvre petite. Je savais bien que cela arriverait. Mais tu ne sais rien refuser quand on pleure, même les choses les plus déraisonnables.

Tout en gourmandant sa sœur de la sorte, Mlle d'Izor, qui l'avait prudemment suivie, soulevait l'enfant et l'emportait au grand air.

Mais la brise parfumée que tamisaient les grands pins ne lui rendit ni le sentiment, ni la connaissance. Ses yeux restaient clos.

Une peur prit les deux vieilles dames.

Tout courant, elles emportèrent Florence chez elles, et Mélanie se précipita vers le logis du docteur.

Il vint, examina l'enfant et fronça le sourcil.

On la mit au lit. Sa tête brûlait ; ses joues, de pâles qu'elles étaient tout à l'heure, devenaient rouges comme des braises. Son pouls battait fort, par saccades, et, soudain, redevenait presque insen-

BOVRIL...



Nourriture délicieuse

pour les malades, les convalescents,
pour les athlètes, pour développer
les forces physiques tout en étant

Un breuvage agréable et rafraîchissant.

LE PLUS FORTIFIANT.

Préparé par **BOVRIL**, (Limité)

Londres (Angleterre),
et 27, rue Saint-Pierre, Montréal (Canada.)

sible. Ses lèvres bégayaient des paroles sans suite, parmi lesquelles sans cesse, revenait le mot de "maman".

Le médecin lui fit appliquer de la glace sur le front, des sinapismes aux jambes. Il prescrivit une potion calmante et, de lui-même promit de revenir avant la nuit.

—Mais enfin, docteur, que craignez-vous ? interrogea la Grande Mademoiselle en le reconduisant.

Il fit un geste de mauvaise humeur.

—Avec ces mâlins d'enfants, est-ce qu'on sait jamais ce qui peut arriver ? . . . Celle-là, c'est une sensitive et elle vient d'être rudement secouée.—Elle n'aura peut-être qu'un fort accès de fièvre ; mais une méningite surviendrait que je n'en serais pas plus étonné que cela.

—Une méningite, mon Dieu ! . . . mais . . . docteur, on en guérit ?

—Rarement.

Et, sur cette consolante parole, il tourna le dos, laissant Mlle Sophie atterrée.

La pauvre petite Flor, en effet, avait été fortement ébranlée. Son frêle cerveau menacé ballotta entre le délire, un délire navrant, et une sorte d'engourdissement effrayant. Cependant la méningite redoutée ne se déclara pas. La fièvre, peu à peu, s'abattit et tomba.

Mme Guéthary reconnut que cette maladie avait été une grâce accordée par Dieu à l'orpheline à laquelle elle avait ôté momentanément le sentiment de son malheur.

Quand Florence revint à elle, sa mère, depuis plusieurs jours déjà, dormait dans le cimetière que caressent les brises du large et le murmure monotone du flux mourant sur les grèves.

Durant sa convalescence qui la tint plus d'une semaine encore toute faible, la pensée indécise, la volonté chancelante, elle s'habitua inconsciemment aux figures et aux choses nouvelles qui l'entouraient et bientôt lui devinrent familières, sympathiques ; même le visage anguleux de la Grande Mademoiselle, la puissante envergure de Julie cessèrent de lui inspirer un vague effroi.

Tout le monde était bon pour elle. On cherchait avec une si touchante sollicitude à lui cacher le vide affreux que la mort avait creusé à ses côtés ! . . .

Sœur Saint-Paul venait souvent la voir. Elle aimait cette religieuse, jeune encore, au visage serein, aux yeux clairs rayonnants de charité, et qui avait, par ses soins délicats et dévoués, adouci les derniers moments de sa mère. D'abord la sainte fille se préoccupa seulement de la santé de l'enfant. Il n'était pas question d'autre chose dans la maison où tout gravitait autour du lit de la petite malade.

Mais bientôt Florence put se lever quelques heures chaque jour et un peu plus tard toute la journée. Le rose revenait à ses joues, l'élasticité à ses membres, l'éclat à ses yeux, et même, parfois, à ses lèvres, un fugitif sourire.

On ne la laissait guère dans le jardin d'où elle voyait trop le chalet aux fenêtres closes derrière lesquelles, autrefois, passait et repassait l'ombre aimée maintenant évanouie.

A suivre

CHOSSES ET AUTRES

—Un statisticien anglais, après un calcul approfondi de l'accroissement annuel moyen de l'aliénation mentale, est arrivé à la conclusion qu'en l'an de grâce 2301, les asiles d'aliénés n'auront plus leur raison d'être, attendu qu'alors il n'y aura plus assez de personnes saines d'esprit pour prendre soin des fous.

—Les réfugiés de Candie qui viennent d'arriver à Athènes racontent des histoires horribles sur les atrocités qui ont été commises. Ils disent que le premier jour de la révolte, les Bachi-Bouzouks ont ouvert les cadavres de leurs victimes —des chrétiens—et qu'ils ont jeté les entrailles dans les flammes des maisons incendiées. Ils ont lancé dans le feu le corps du vice consul anglais en criant : "Maintenant, laissons les Anglais venir le délivrer."

—La fermentation doit immédiatement suivre la mise en "maniques". Pendant cette fermentation, qui durera un mois, la température dans la masse du tabac pourra s'élever jusqu'à 140 à 150 degrés Fahrenheit, mais elle ne doit atteindre ce degré que graduellement et très lentement. La température s'élève-t-elle plus de 25 degrés par 24 heures, qu'il faudra défaire le tas et le refaire de nouveau, en plaçant au centre les maniques qui se trouvent dans les rangs extérieurs. Plus le tas sera gros, plus uniforme sera la fermentation. Inutile de dire qu'il est impossible de bien régler la fermentation sans l'aide d'un thermomètre placé au centre du tas. Les tas doivent être soumis à une pression convenable et, pour les préserver de tout contact avec l'air sec et humide, on les entoure et les recouvre de fourrage n'ayant aucune mauvaise senteur.

—La politesse chrétienne, c'est l'épanouissement de la charité, c'est le parfum de cette vertu, et de l'abnégation. La politesse, c'est la reproduction de la manière d'être et de vivre de Jésus-Christ ; or, Notre-Seigneur, dit saint Bonaventure, était infiniment poli : Jésus Christ ne répondait jamais brusquement ;

- Il ne recevait jamais grossièrement ;
- Il ne renvoyait jamais rudement ;
- Il n'écoutait jamais froidement ;
- Il ne travaillait jamais impatiemment ;
- Il ne commandait jamais hautement ;
- Il ne reprenait jamais durement ;
- Il ne parlait jamais étourdiment ;
- Il ne s'agitait jamais précipitamment ;
- Il ne se tenait jamais mollement ;
- Il n'agissait jamais trop familièrement ;
- Il n'obéissait jamais servilement ;
- Il ne plaisantait jamais légèrement ;
- Il ne se plaignait jamais méchamment ;
- Il ne faisait jamais rien immodérément.

—Sommaire de la Nouvelle Revue : Le duc de Richelieu au Congrès d'Aix-la-Chapelle, E. Daudet ; Le Prélude de Chopin, L. Tolstoï ; L'Amiral Bernadetto Brin, H. Montecorboli ; Sur la route d'Andalousie, H. Jouin ; L'Art impressionniste au Musée du Luxembourg, E. Bricon ; Yeux, Mœurs Jugo-Slaves, Mme C. Solvejgs ; L'Exode des Dieux, P.-H. Boussac ; Les Economistes à Rebours, M. Saint-Genis ; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam.

La Quinzaine : Les provinces ; L'Armée ; Les Colonies ; Critique musicale ; Critique littéraire ; Critique dramatique ; Bibliographie ; Carnet mondain ; Mode.

LA MUSE POPULAIRE

Nous accusons réception d'une petite publication hebdomadaire, intitulée : "La Muse Populaire," toute en vers, à un sou. Abonnement en dehors de la ville, 25c pour 3 mois. Dépôt central, 1488, rue Notre-Dame, Montréal.

C'EST FACILE

D'avoir une bouteille de *Baume Rhumal* et se guérir de la grippe et autres affections semblables. 25c. vous procureront ce fameux spécifique.

SANS CONTESTE

Une maison tenue avec prudence possède toujours sa provision de *Baume Rhumal*.

—Les mouchoirs de poche élégants portent cette année un large ourlet à jours de 1 pouce. Leur dimension totale est de 10 pouces. Les plus jolis sont en outre garnis d'une broderie en valenciennes de 1 pouce de largeur.

PAS DEMAIN AUJOURD'HUI

Si vous vous sentez pris de rhume, n'attendez pas à demain pour employer le *Baume Rhumal*, comme cela vous dormirez tranquille, sans souffrance, sans oppression. 25c la bouteille.

NOUVELLES A LA MAIN

Deux bourgeois causent ensemble d'un jeune homme, fils d'un de leurs amis : —Que fait-il ?

—Il est attaché à la caisse d'une de nos principales administrations. Le premier, avec candeur : —Ah ! on les attache maintenant ? C'est une bonne mesure.

—Au cercle : —Ne me parlez pas des philanthropes disait Z ; ce sont les pires des usuriers. —Ah bah ! Comment cela ? —Sans doute ; ils ne peuvent pas regarder l'humanité sans intérêt.

La femme de chambre à un visiteur. —Madame est sortie. —Savez-vous si elle rentrera bientôt ? —Elle est allée au cimetière ; et, pour peu qu'elle s'y amuse...

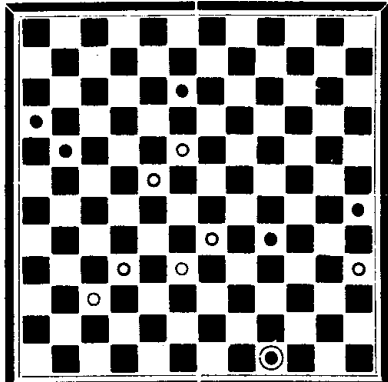
Les enfants fin-de-siècle : La fillette (douze ans). —Voyons Louis, marche donc près de moi, pourquoi te tiens-tu sans cesse sur le bord du trottoir ? Louis (treize ans.) Parce que je ne veux pas être à tes côtés. La fillette. —Tu as tort. On va nous prendre pour des gens mariés, si, dans la rue, nous marchons loin l'un de l'autre.

CONSUMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs. Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse. —Indiquer ce journal en écrivant. —S'adresser à W. A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 224
Composé par M. E. St-Maurice,
Montréal
Noirs—6 pièces

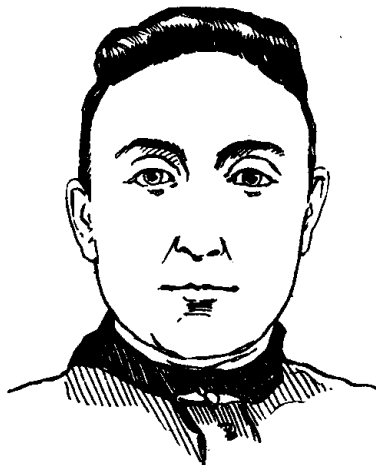


Blancs—7 pièces
Les blancs jouent et gagnent

Mme Alfred Perron

Après la naissance de son enfant, à été gravement malade pendant trois ans. Elle a beaucoup souffert

Les médecins étaient impuissants à la guérir. Son mari lui sauve la vie en lui faisant prendre les *Pilules Rouges* du Dr Coderre



MME ALFRED PERRON

Le secret de la santé chez les femmes, c'est la menstruation. De son bon fonctionnement dépend la santé. L'irrégularité est la source de plusieurs maladies et est en elle-même un symptôme de mauvaise santé. Ces dérangements empoisonnent le sang, développent les tendances de scrofule ou à la consommation et rendent la vie d'un si grand nombre de femmes, misérable et presque insupportable. Les *Pilules Rouges* du Dr Coderre sont le meilleur régulateur connu par la médecine pour les femmes. Si vous souffrez de faiblesse féminine, beau mal, irrégularités ou toute autre maladie, hâtez-vous de faire usage des *Pilules Rouges* du Dr Coderre, ce remède remette tous les organes dans leur condition normale. Le témoignage suivant intéresse toutes les mères et les jeunes filles, lisez : "Depuis la naissance de mon enfant, il y a trois ans, j'ai été gravement malade. J'étais d'une grande faiblesse, je souffrais de maux de tête, douleurs dans le dos, mes souffrances étaient si fortes que je ne pouvais me remuer seule, mon mari était obligé de m'aider si je voulais me lever ou changer de position. J'étais contrainte à garder le lit. Pendant deux ans, je me fis soigner, mais les médecins se déclarèrent impuissants à me guérir. Après avoir tout essayé et sans aucun succès, mon mari me fit prendre les *Pilules Rouges* du Dr Coderre, et je n'hésite pas à certifier que, seules elles m'ont guérie. Je suis parfaitement bien et je fais mon ouvrage comme si je n'avais jamais été malade. Je les recommande bien sincèrement à toutes les femmes malades." Mme Alfred Perron, No 1 rue Bourget, Montréal.

Nous n'exagérons rien. Ce que nous disons des *Pilules Rouges* du Dr Coderre est vrai. Nous ne publions jamais le portrait et le témoignage de la femme guérie sans son consentement. Nous ne les achetons pas non plus. Les *Pilules Rouges* du Dr Coderre guérissent infailliblement toutes ces languissantes et douloureuses maladies dont les femmes sont sujettes. C'est le seul remède qui donne la force la santé et chasse tous les ennuis et les tristesses de la vie à toutes les femmes qui les prennent consciencieusement. Elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de coeur et nausées, douleurs

dans la tête, la poitrine, les reins et le dos, se déplaçant d'un membre à un autre, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularités des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, appétit variable, tantôt nul, tantôt dévorant, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du foie des ovaires, chute de la matrice, prostrations nerveuses. Les *Pilules*

Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger par les femmes enceintes, elles leur donneront des forces et aideront à la constitution de l'enfant. Les femmes qui nourrissent veront leur lait augmenter en qualité et en quantité et elles seront aussi soulagées des douleurs dans le dos et de la lassitude générale qu'elles éprouvent. Les *Pilules Rouges* du Dr Coderre ne contiennent rien de dangereux, elles peuvent être prises par la plus faible et la plus délicate jeune fille.

N'oubliez pas que nous avons à votre disposition des médecins spécialistes d'une grande expérience dans le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez les consulter pour. Vous n'avez qu'à leur envoyer une description complète de votre mal. Si vous le préférez, écrivez nous pour un blanc de traitement, nous les envoyons sur demande. Nos médecins vous répondront en vous donnant des conseils, qui si vous les suivez, bien, aideront beaucoup à vous guérir. Adressez vos lettres : DÉPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MONTRÉAL.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte. Ces pilules rouges sont des imitations, de nos *Pilules Rouges* du Dr Coderre. Ces imitations vendus à bon marché contiennent presque toujours de la morphine, de l'arsenic et de la strychnine. Défi : vous, si votre marchand n'a pas les véritables *Pilules Rouges* du Dr Coderre, envoyez-nous 50c. en timbres canadiens ou américains pour une boîte ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis ; pas de douane à payer. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAIN, Boîte 2306, MONTRÉAL.

SOLUTION DU PROBLÈME No 223

Blancs	Noirs
56	49
68	61
50	61
57	44
38	33
51	46
63	57
69	32
47	40
59	52
53	5
5	44 gagnent

Le Purificateur Tonique du Sang
Du Dr Lussier

Est une préparation au vin de Sherry, très agréable au goût. C'est le résultat de 30 ans d'expérience et d'observation. C'est le meilleur remède du jour pour toutes les maladies dues à l'impureté du sang. Fortement recommandé. Certificats et circulaires descriptifs soumis sur demande.

La Cie Médicale de Valleyfield
Bureau: 44 Banque du Peuple.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en stock le.

R. G. - P. D. - D. A.
FERRISS, Etc., Etc.

C. J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, 2^e pte de la rue St-Hubert.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30c.

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs, Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,
MONTREAL

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc.
Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

L'APRÈS-MIDI
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 7263 MONTREAL
- MARCHAND 843 P.Q.

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent

J. A. Dumas
PHOTOGRAPHE
MONTREAL

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**. Les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents SANS PALAIS

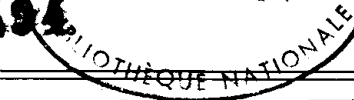
Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

39, rue St-Jacques, Montréal.
Tél. Bell 2818.

12494

80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

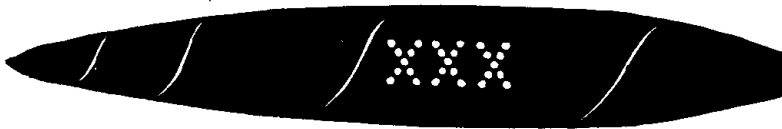
Chapeaux d'Automne

Les meilleurs Fabricants de Chapeaux Anglais et Américains représentés. Stock maintenant complet. Visite sollicitée.

GENEREUX & Cie,

No 227, rue St-Laurent.

LE CAPITOL



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION, Experts.**
Bureaux: Edifice New York 11re, Montréal.
{ et Atlantic Build., Washington, D. C.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

UN PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: **ARTHUR DÉCARY.**

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

La Saison Des Fourrures

Belles Nouveautés en tous Genres

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION

64,756

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

... FONDE EN 1826 ...

LA MINERVE

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:

A Montréal \$4.00 par an
Hors Montréal 3.00 par an

Le Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An . . . \$1.00 Six mois . 50c.

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Laféche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du **MONDE CANADIEN** de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier
35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,